

*Vie des C.C.A.F.,
I-AEP, Convergencia*

AUX MEMBRES ET CORRESPONDANTS DES CCAF,

Qu'il nous soit permis ici en tant que membres récemment élus pour se constituer en Conseil de vous faire part d'un certain découragement après l'AG du 20/06. En effet, nous nous étions engagés avec un certain enthousiasme dans la perspective de travailler sur la relance de nos dispositifs ainsi que l'AG de janvier, d'après notre écoute, l'avait demandé.

Le cœur de notre projet de relance visait à insuffler du mouvement et du désir de travail entre nous dans la perspective d'un Séminaire Inter-associatif qui aurait pu accueillir nos élaborations en le constituant comme lieu d'adresse. L'idée était aussi de créer des liens de travail avec d'autres tout au long du projet.

Mais nous avons pris acte que les arguments les plus importants des propositions du Conseil n'ont pas été retenus par l'AG. L'Assemblée Générale constituante et constituée (pas très nombreuse mais représentative) ne tient plus ni à la cartellisation, ni au tirage au sort, ni à organiser un Séminaire avec l'I-AEP. De cette position tranchante, aucun d'entre nous au Conseil n'avait pris la mesure avant l'AG.

C'est à raison de cet *état de fait* que nous nous sentons tenus à la nécessité de prendre le temps nécessaire et suffisant pour perlaborer (*Durcharbeitung*) penser et tenter d'analyser les enjeux. Il nous semble que cela constitue le sens même de ce que nous pourrions attendre d'un Conseil si nous tenons à le démarquer de ce qui serait la tâche des élus à un bureau réduit à une stricte fonction exécutive.

Le Conseil, ainsi que nous le concevons, n'est pas un verrou bureaucratique au service d'une quelconque jouissance bureaucratique mais un "vers où ?" à l'écoute de ce qui se dit lors de nos rencontres de travail. Sa fonction serait de repérer les points de tension, pour les remettre au travail lors des assemblées, repérer les points fractaux, d'ouvertures. C'est le contraire de la fermeture, du repli. Aucun d'entre nous, en cela nous pensons que nous nous retrouvons tous, ne conçoit son mandat autrement que de cette façon.

C'est bien évidemment l'AG qui reste souveraine.

Nous espérons être en mesure de porter et d'assumer en AG une position de Conseil argumentée qui puisse permettre à notre association de se saisir d'une problématique sans l'é luder, ce qui nous semble, encore une fois être une position juste non seulement vis à vis de notre mandat mais aussi vis à vis de l'analyse et de sa transmission.

La transmission de l'analyse passe entre le divan et le fauteuil mais aussi par *le lien* entre analystes dans une association.

L'enjeu nous paraît crucial: nous naviguons aux CCAF entre cette position partagée dans le discours d'œuvrer pour *un troisième temps de la psychanalyse*, celui qui permettrait sa réinvention dégagée d'une terminologie hermétique qui tombe parfois dans le dogme, mais nous n'avons pas été capables, en tout cas ces dernières années, d'élaborer *ce qui est passé* (et non pas ce qui s'est passé) dans les cartels de pratique et qui a sédimenté un quantum non négligeable de violence et de *haine en sourdine* à tel point que des *Cartels de la pratique*, aujourd'hui, la majorité n'en veut plus.

Nous remarquons, par ailleurs, que nous nous sommes quittés sur des propositions étonnantes. Les Cartels ne s'organisent plus en cartels mais peut être en groupes de travail et proposent de prendre comme lieu d'adresse un "*entre-nous*" : colloques ou journées.

Mais pour quel public? Ceux que nous avons organisés ces dernières années étaient plutôt désertés.

Seul le nouveau dispositif de rencontre - controverse a semblé recueillir quelques votes d'adhésion.

Cela dit, le désir de faire groupe de travail autour d'un ouvrage qui serait proposé pour une controverse revient aux membres des Cartels et il reste encore à mesurer. Le Conseil ne saurait prétendre à être à l'initiative de toutes les propositions mais s'est proposé d'accueillir aussi celles des autres et de les soutenir en les organisant.

L'Inter-associatif est repoussé aux "calendes grecques". Pourtant, nous avons été nombreux aux Cartels à investir ce lieu non seulement pour qu'il devienne un lieu d'appui politique pour notre association, mais aussi et surtout pour avoir l'opportunité de travailler avec d'autres avec qui nous partageons le souci de la transmission de la *clinique du psychanalyste*.

Soit ! Nous prenons acte du double abandon du signifiant "Cartel" qui requiert, dans son énonciation même, une temporalité constituante et un lieu d'adresse, à savoir l'espace - tiers qui nous contraindrait à affronter un discours sur une politique de la transmission que nous ne semblons plus avoir le désir d'assumer.

Est-il possible dans ces conditions de soutenir le nom: "Cartels Constituants de l'Analyse freudienne" à partir duquel l'association a été fondée?

L'idée de proposer de nouvelles règles du jeu pour se mettre au travail a circulé durant l'AG. Nous y adhérons totalement, mais cela suffirait-il pour relancer le désir singulier de tous ceux dont on n'entend pas la voix ?

Le Conseil : *Jean Michel Darchy, Marie Diebler, Bertrand Phésans, Lucía Ibáñez Márquez, Christophe Amestoy*

COMPTE RENDU DE L'A.G. DE JUIN 2015 DES CCAF

Pour qu'un lien tienne, il faut de la présence, de l'échange, sinon le lien meurt.

Lucia ouvre l'AG par une présentation de l'ordre du jour qui concerne

1 La relance des dispositifs de cartels de pratique avec trois nouvelles modalités à savoir : un thème de travail proposé à propos de la question du lien de chacun à l'association, une ouverture pour le tirage au sort aux correspondants, mais aussi à des membres d'associations inscrites à l'IAEP, et enfin, un retour à un cartel d'adresse qui témoignera au séminaire IAEP qui sera organisé en décembre 2016.

2 Penser les difficultés à maintenir comme opérant le dispositif de la passe inter-associative.

3 Une reformulation du dispositif d'accueil qui confirme une position politique, hors école et qui se propose comme un lieu d'adresse pour tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse.

4 Présentation de la nouvelle proposition des rencontres de la controverse (premier rendez-vous à propos du livre de Pierre Eyguesier « Psychanalyse négative »).

A partir de cette présentation, le débat s'est ouvert.

CARTELS DE PRATIQUE.

Sur la base d'un constat mettant en avant l'éloignement géographique des membres d'une part, et la violence qui circule au sein des CCAF d'autre part, un certain nombre d'interventions ont fait état de la difficulté à participer à un nouveau tirage au sort des cartels de pratique. Face à cet empêchement Claire Colombier a proposé, plutôt que de réanimer un moribond, et d'ajouter d'autres rendez-vous de travail à ceux qu'il est déjà difficile de tenir, de partir de ce qui est vivant au sein de l'association, à savoir les différents groupes qui sont au travail à Paris (Caminantes, l'association de Patricia Philippot), Grenoble, Montpellier, Lille...

Sans s'inscrire en faux à propos de ces propositions, Jean-Michel Darchy souligne la remise en question qu'elles supposent : « Est-ce qu'une institution comme les CCAF peut se régler sur des motifs différents que ceux qui la constituaient au départ ? ». Dans ce cas, il y aurait un changement de référentiel. Or, il s'agit de repérer les champs qui ont constitués les CCAF, dont la contrainte institutionnelle de rendre compte permet l'élaboration de notre travail, pour faire circuler la parole et enfin faire transmission de la pratique.

Jacques Nassif relève le paradoxe qu'il y a à vouloir relancer le désir par le biais de la contrainte. « Ce n'est pas en tirant au sort, en s'en remettant au hasard qu'on règle les conflits. Comment faire en sorte qu'il y ait du jeu, au sens de mettre en jeu, de créer un espace ? ».

Il manquerait non pas des réunions mais que nous nous communiquions des pensées et que nous les adressions à l'extérieur. Et de rappeler que les CCAF ont une histoire et un crédit encore auprès des autres associations.

Luc Diaz nous interpelle sur la question de la violence générée par le fait même d'être tiré au sort. Le conflit que nous traversons peut-il être productif, constructif ? Eric Didier pose la question : que sommes nous en train de faire ? alimentons-nous le brouhaha ou pouvons-nous y mettre un point d'arrêt et produire enfin de la pensée ?

Comment rester vivant ?

« Comment faire vivre et faire exister cette association à laquelle nous tenons, non pas par désespoir mais parce que nous y rencontrons des collègues et un praticable permettant une parole de transmission ? », interroge Lucia.

Le débat se poursuit sur une proposition d'Eric Didier de faire un colloque, mettant au cœur du travail, le livre de Pierre Eyguesier.

Plusieurs interventions ont fait entendre le désintérêt, voir le refus à s'engager dans un travail en cartels des pratiques, qu'on nommeraient ainsi et qui seraient constitués par tirage au sort.

Il a été proposé donc, de prendre appui sur le travail des différents groupes qui travaillent déjà ou qui devront se constituer avant Septembre 2015.

- Michel Didier Laurent pense à un travail autour des archives des cartels qui avait déjà été évoqué par Guy Ciblac.

- Luc Diaz indique qu'un travail concernant la violence à l'œuvre au sein des cartels lui paraît une condition nécessaire à la continuation de la vie des CCAF

- Martine Lesbats-Aymedieu propose un questionnement concernant la clinique du transfert.

Un temps de retour serait organisé lors d'une journée des CCAF à l'automne 2016. Les groupes auront à informer le Conseil de leur adhésion ou non à la proposition et, dans le premier cas, de communiquer l'intitulé de leur travail avant le 15 septembre.

La décision de programmer un séminaire inter-associatif est conditionnée par la réussite de la journée des CCAF à l'automne 2016, ceci pour avoir, comme le souligne Jacques Nassif, un temps de réflexion d'avance avant une éventuelle proposition de séminaire inter-associatif.

A PROPOS DE L'ACCUEIL

Marie Diebler réprecise le dispositif d'accueil à partir de trois points :

- réception d'une demande à partir d'une première rencontre entre la personne demandeuse et le coordonnant de l'accueil.

- tirage au sort de deux membres des CCAF qui seront les accueillants et feront retour de cet accueil au coordonnant.

- si nécessaire un temps de discussion réunissant les deux accueillants et le coordonnant pourra avoir lieu.

Enfin il est également envisagé un accompagnement des personnes qui décident de quitter les CCAF afin de penser les effets de transmission que cela génère. Actuellement il y a trois demandes d'admission dont une qui se présente par le biais du site, ce qui est une première.

A PROPOS DE LA PASSE

Jean-Michel Darchy et Claude Masclef évoquent les difficultés rencontrées pour constituer un jury de passe compte tenu du fait que la plupart des membres de la liste des jurés potentiels ont déjà participé à deux jurys de passe. Il nous faudra donc renouveler la liste des membres des CCAF mais aussi évoquer ce souci avec les autres associations qui participent au dispositif de la Passe.

Lucía Ibáñez Márquez tient à souligner combien ces dispositifs sensibles doivent être protégés des nombreux malentendus suscités par une communication numérique et qu'il nous faut privilégier les rencontres de vive voix. Il nous faut absolument travailler ces questions en cartel afin que les coordonnants ne se retrouvent pas dans la solitude de leurs fonctions.

Il est fait également rappel que nos statuts permettent aux passants de choisir eux-mêmes leurs deux passeurs.

A PROPOS DE CONVERGENCIA

(trois délégués: Michèle Skierkowski, Lucía Ibáñez Márquez, Christophe Amestoy)

Après un an de travail préparatoire du CLF à Paris en lien avec nos collègues espagnols d'*Apertura* et d'*Analyse Freudienne*, le congrès de Convergencia a pu se tenir avec succès à Madrid sur trois jours du 12 au 14 juin. Son thème « la clinique psychanalytique à l'épreuve : névrose, perversion et psychose » avait pour ambition de faire un retour aux fondamentaux comme point d'appui pour lutter contre les nouvelles classifications, les thérapies de courte durée ainsi que la destructivité de tous les modèles évaluatifs fondés sur des aspects comptable essentiellement.

Un peu plus de 35 associations européennes mais surtout sud-américaines étaient présentes en tant qu'intervenantes lors de ce congrès.

Nous avons débattu et rédigé un texte au Conseil à partir d'un argument proposé par Michèle Skierkowski et présenté au nom de l'association, vous le trouverez dans ce courrier. Nous avons tenu à placer notre pratique et notre engagement du travail associatif vers un troisième temps de la psychanalyse en soulignant ce qui fait résistance du côté des analystes et qui la fragilise, sans doute, au sein de nos sociétés.

Les deux jours précédents, les délégués ont débattu longuement au cours du CLG de certains aspects éthiques de la place de certaines associations et nous avons pu là aussi constater combien nous étions en terrain sensible. En effet pour ne pas en rester à un niveau de désignation d'association coupable ou non

de manquement de ce point de vue, les CCAF ont fait la proposition d'une modification des statuts en ce qui concerne les modalités d'admission de nouvelles associations. Les débats ont abouti à un refus de cette motion et d'une certaine manière ont permis de faire apparaître des différences dans les temps d'élaboration de chacune des associations ; avec en particulier un enthousiasme que nous entendons du côté des associations sud-américaines qui ne souhaitent pas légiférer par crainte de menacer le désir de travail des analystes en association.

Ce déplacement en terre étrangère nous a permis à nous « les CCAF » d'avoir de la part de nos collègues un retour indiquant que notre voix était entendue et reconnue, bien que notre association soit de petite taille.

A PROPOS DE LA CONTROVERSE

Suite à ce dont il avait parlé lors de l'A.G. de janvier 2015, Bertrand Phésans nous présente ce nouveau rendez-vous. Il a imaginé après discussion avec le Conseil qu'il pouvait avoir lieu trois fois dans l'année. (un rendez-vous tous les 4 mois est envisagé dans la mesure des possibilités).

Il s'agit de penser ce moment comme une occasion de lancer un débat d'idées. Lucía Ibáñez Márquez fait remarquer qu'il ne doit pas être seulement question de promouvoir la vie des CCAF mais surtout que cela nous mette au travail.

Certains, dans l'esprit de cette proposition, émettent l'idée qu'un groupe travaille autour d'un auteur. Lors de l'invitation de ce dernier à ce rendez-vous, le groupe pourrait donc lancer un débat à partir des questions qu'il aurait élaborées.

Jacques Nassif fait la proposition de réfléchir à partir du livre de Sabine Prokhoris : « l'insaisissable histoire de la psychanalyse ».

Par ailleurs un livre de Suzanne Ginestet Delbreil a été cité mais nous n'en avons pas noté le titre.

Lassay - les - Châteaux le 08/07/15

Chers amis et...

Tout d'abord j'aimerais terminer le petit texte publié dans le précédent courrier, dont les dernières lignes ont été avalées par internet.

« - si la liberté d'expression est un droit inaliénable, que dire de la dignité des individus? Le désir qui nous anime a-t-il tous les droits? Est-il tout puissant? N'y – a - t - il pas place pour une éthique de la relation où le respect de l'intime de l'autre ferait précisément loi? C'est cela que j'appelle pour ma part être responsable. »

Désolée de n'avoir à nouveau pu être parmi vous les 21 et 22 juin derniers, d'autant plus que les débats s'annonçaient fort intéressants. Mais, ayant enfin pu mobiliser un certain nombre de personnes autour du thème du suicide (véritable fléau régional), j'ai animé une réunion publique ce week-end là. O combien intéressants ont été les propos échangés et combien éloignés de nos cénacles d' « initiés ». Après le long silence qui a suivi mon introduction, la parole a pu se libérer peu à peu du tabou qui l'enserme dans cette campagne aussi taiseuse que paisible (en apparence). Voici quelques propos retenus :

- on n'a jamais vu de psy par ici, vous rendez-vous compte que vous êtes la première !(méfiance, méfiance...)
- la seule référence psy, c'est l'H.P à Mayenne (et l'ombre de la folie qui s'y projette).
- on ne veut pas être vu dans votre salle d'attente! (que vont penser les voisins?)
- parler à un psy, c'est reconnaître qu'on va mal, c'est un signe de faiblesse (interdit d'être faible).
- pour aller mieux y'a les médicaments quand même!(que les médecins prescrivent allègrement, plutôt que « déléguer » leur rôle!)
- PSY ça fait peur: on ne sait pas ce qu'il y a derrière.

Et moi, de tenter de répondre à ces questions et quelques autres, tellement basiques, formulées sans ambage : quelles sont les différences entre « psy », quelle est la spécificité de la psychanalyse, comment se passe une séance (le coût, la durée), ce qu'on peut en attendre... Comme si ces personnes découvraient la psychanalyse (extraite du magma « psy ») pour la première fois, partagées entre crainte de l'inconnu (qu'est-ce qu'elle vient faire ici ?) et poids de la tradition (tabou de la parole et crainte du regard des autres).

J'ai aussi été très touchée par les remerciements qui m'ont été adressés, comme par les applaudissements qui ont conclu cette soirée déroutante.

On était bien loin de nos éternels débats : « la psychanalyse est-elle une psychothérapie, va-t-elle mourir ? » dans ces lieux où elle n'a pas encore pénétré ! Mais l'intérêt porté par tous ces gens, la pertinence de leurs questions me font

espérer que dans quelques années peut-être elle s'y pratiquera, si quelques téméraires s'y aventurent encore !

...et cher Pierre,

Cette adresse détachée, non parce que tu le serais moins que les autres, mais parce que ce qui va suivre, t'est plus particulièrement destiné.

J'ai lu avec surprise, grande surprise, le petit texte de présentation de ton livre *Psychanalyse négative* (drôle de titre pour une rencontre!) que j'emporterai avec moi au mois d'août, en haut de ces cimes qui m'appellent chaque été (il faut bien de la hauteur pour ce genre d'ouvrage...).

J'ai eu maintes fois l'occasion de te lire, dans ce Courrier, de t'entendre, dans nos assemblées, et hormis dans les cartels où nous avons travaillé, souvent celle de me sentir débile, tant j'avais de mal à te suivre dans tes pérégrinations philosophico-psychanalytiques !

Et là, ô miracle: je comprends tout! Serais-je devenue plus intelligente (le bon air de Normandie ?) ou serais-tu devenu intelligible? Un peu des deux peut-être ?

Quant à ton propos, je le partage et le professe depuis longtemps : si la psychanalyse se meurt c'est sous les coups de certains praticiens, qui en sont devenus les fossoyeurs. La guéguerre des « patentés », les prises de position indécentes de « monsieur et madame je sais tout » aux interprétations sauvages et publiques, le langage abscons de « Jacques-a-dit » lacano - lacaniens, ont dévoyé la pertinence d'un message proprement révolutionnaire.

Il est possible que dans quelques années, aucun Narcisse blessé, penché sur ses écrans dans la contemplation d'un monde aussi trompeur que virtuel, ne relève plus la tête pour appréhender sa propre psyché. Alors, la pratique de la psychanalyse disparaîtra totalement d'un monde qui n'en aura plus besoin, mais en restera imbibé. Car c'est là tout le paradoxe: tout le monde parle « psy ». Il n'est pas un article de journal, pas un discours politique, pas un commentaire événementiel qui ne fasse référence à un de ses concepts: inconscient, complexe d'Oedipe, refoulement, meurtre du père (même Le Pen cite Freud!).

Si la psychanalyse a perdu sa place de voie royale d'accès à la vérité de l'être, elle triomphe là où on ne l'attendait pas: dans la culture.

Cent ans après, quelle revanche quand même pour le génial petit médecin viennois !

A tous et à toutes (y compris mon ami Pierre) de très bonnes vacances, loin des foules et des écrans.

D. Lallier. Mareau

Chères et chers collègues,

J'ai longtemps renvoyé à plus tard la rédaction de cette lettre, que je m'estime en devoir d'écrire, pour faire le point sur ma pratique en tant que membre fondateur, maintenant correspondant (« retraité »), des CCAF. Cette association a été un laboratoire, un lieu d'expériences inédites jusque-là en France (autant que je sache) en matière de libération de la pensée et de démocratisation des rapports entre analystes sur le plan institutionnel. Nos échanges et nos travaux m'ont souvent stimulé et j'espère avoir fait ma part pour les rendre stimulants pour d'autres.

Il y a environ cinq ans, j'ai annoncé mon intention d'arrêter la pratique de l'analyse. Je ne fréquente plus depuis lors les réunions autre que locales de notre association. Pourtant, j'ai reconduit d'année en année le moment où je cesserais tout à fait mon activité, qui avait beaucoup diminué. Cette réduction m'a soulagé ; je m'en trouve bien d'avoir du temps pour autre chose. Ce qui m'a le plus soulagé, c'est d'avoir considérablement réduit le temps obligatoirement consacré à la lecture théorique, alors que les rencontres entre analystes pour parler de nos pratiques a continué d'être un stimulant et une source de plaisir.

Pourquoi le travail de lecture et de recherche est-il devenu rébarbatif ? C'est à cette question que je veux m'adresser ici, pour faire le point sur ma pratique de l'analyse, au moment où le moment d'arrêter s'approche. (Il y a un facteur bien réel de fatigue oculaire due à l'âge, mais laissons-le de côté ; il est d'importance secondaire.)

J'ai un problème avec la théorie analytique, peut-être avec la théorie comme telle. D'abord, convient-il de parler de « la » théorie analytique ? Elle est trop diversifiée et ses tendances trop disparates pour admettre le singulier. Il y a de la théorie pertinente, ouvrante et stimulante, certes, mais aussi des pans entiers qui me paraissent flotter loin, très loin au-dessus des réalités que j'ai rencontrées dans ma pratique. Freud, Winnicott et dans une moindre mesure Lacan m'ont formé intellectuellement. D'autres lectures, trop nombreuses pour être énumérées ici, m'ont nourri aussi. Je leur en suis reconnaissant. Mais aujourd'hui je ne suis plus un élève, seulement un ancien. Alors, quel est le problème ?

Dans une de ses savoureuses notules aphoristiques, Lichtenberg écrit: « Le grand tour de passe-passe qui consiste à prendre de petites aberrations [*Abweichungen*] de la vérité pour la vérité elle-même - le calcul différentiel se construit tout entièrement ainsi - est aussi le terreau de nos pensées spirituelles [*witzigen Gedanken*], qui souvent tomberaient à plat si nous les soumettions à un examen philosophiquement rigoureux » (*Sudelbücher*, Heft A, 1-5, I). (C'est au crédit de Freud d'avoir mis au clair les ressorts du mot d'esprit, d'avoir soumis le *Witz* à cet examen, sans entamer son pouvoir de nous faire rire.)

Dit autrement, c'est le sentiment (ou impression ou pensée...) récurrent que la plupart des discours psychanalytiques, surtout ceux qui sont explicitement ou implicitement normatifs, prennent une petite partie du vrai pour le vrai lui-même. C'est le sentiment qui s'empare de moi quand j'entends parler de personnes sans que celui qui parle tienne compte de la complexité de leur individualité ni de la complexité spécifique de leurs rapports avec leur environnement, les conditions dans lesquelles ils vivent (complexes, elles aussi).

Le livre récent de Pierre Eyguesier, *Psychanalyse négative*, dénonce cette erreur à propos : l'aveuglement de la quasi-totalité des psychanalystes quand il s'agit de l'incidence de l'environnement politico-économique et social sur leurs analysants. Mais son approche n'est pas sans risques : à mettre trop l'accent sur les facteurs socio - économiques et politiques, il serait facile de commettre l'erreur de toutes les sciences humaines qui, du fait de leur scientificité même, sont incapables de penser l'individualité des individus; ce serait oublier que ces facteurs se concrétisent dans la vie d'un individu en passant par le crible ou le prisme de sa subjectivité personnelle. Chacun à sa place vit cette vérité que l'homme est modulé par son environnement et que, à son tour, l'homme module son environnement. Cet effacement de la radicale individualité est aussi la raison de mon objection persistante et répétée à la notion de *structure psychique*, même cachée sous les jupes de la *structure du discours*.

Ce sentiment de l'inadéquation voire du dévoiement des théories finit par miner ma confiance dans beaucoup de ce que j'ai lu - y compris des écrits des « grands » mentionnés plus haut - . Si bien qu'il m'est arrivé de préférer, comme objet de travail dans un groupe avec des analystes en formation, un texte littéraire (*Mourir de penser*, de Pascal Quignard) à n'importe quel texte théorique, pour faire ressortir des aspects fondamentaux de la pensée de Freud, et de conclure que toute la théorie psychanalytique est caduque, nulle et non avenue - presque - dès qu'un(e) analyste est activement présent (l'accent est sur la *présence*) avec sa propre subjectivité pour un(e) analysant(e). (*Je et tu* de Martin Buber parle de cette relation radicalement singularisée et débarrassée, autant qu'humainement possible, des interférences du moi.)

Sur le moment, par crainte d'être mal compris - on n'échappe pas à l'emprise du moi si facilement que ça - je n'ai pas osé dire ceci : *on ne peut pas être l'analyste de quelqu'un sans l'aimer*. Aimer, avec tous les avantages et risques que cela comporte, y compris la haine. Je ne me lancerai pas ici dans une définition de l'amour. Il prend des formes et connaît des intensités extrêmement variables. Considérant l'étendue des réalités nommées par ce mot, je rappellerai que la *confiance* nécessaire à la relation psychanalytique, ainsi que le *care* (prendre soin) et le *concern* (la sollicitude) des anglophones, en sont des modalités opérantes. Le « professionnalisme » de l'analyste, si ce n'est pas un code rigide de comportement, ne peut être qu'affaire de discernement dans le rapport transférentiel.

Tout cela a sa pertinence pour une réflexion sur la *transmission*. J'ai eu le bonheur comme analyste d'observer que quelque chose d'essentiel s'était transmis à quelques analysants, dont certains sont devenus analystes à leur tour, et dont j'ai confiance qu'ils et elles sont ou ont été de bons analystes pour d'autres encore. Je ne peux pas dire « j'ai transmis. » La formulation serait erronée. Mais *il y a eu transmission* - dans et par l'analyse elle-même - et cette transmission, qui a eu lieu dans un milieu saturé de langage, s'est effectuée *en dehors* du langage et a fortiori en dehors de la doctrine. Je ne me souviens plus quel patriarche chinois du *ch'an*, sans doute du XIIe siècle, a prêché la *transmission d'esprit à esprit*, c'est-à-dire sans paroles. S'entend que, bien qu'il y ait de la parole, l'essentiel se transmet autrement que par elle. Elle passe par l'affect, le corps. Cette assertion, à elle seule, récuse la prétention de l'analyse à être une science selon le sens actuel de ce mot. Elle est art, peut-être. Éthique de l'accueil, sûrement. (Voir en annexe: « Koestler-Freud » où Koestler qualifie « le système freudien » c'est - à - dire la psychanalyse, de « science strictement déterministe. » Nonobstant, le point de vue de Koestler sur la position éthique de Freud mérite considération.)

Il existe une autre voie de transmission, secondaire par rapport à celle de la cure. En ces temps d'accélération de l'emprise du positivisme mercantile sur la mentalité mondialisée, nous nous interrogeons souvent sur l'avenir de la psychanalyse, sur sa transmission. C'est indéniable qu'elle se transmet, en partie, dans les facultés, écoles, associations, groupements et tête-à-tête entre praticiens. Mais plus l'association est grande et plus l'enseignement est empreint de relations hiérarchisées qui peuvent redoubler des liens transférentiels. Cela dit, je pense qu'une expérience prometteuse sur le plan de la transmission et de la relation entre analystes est en train de se concrétiser et de se propager, et que cela a un effet (indirect) sur ce qui se transmet dans nos cures. Cette expérience est celle de l'Aire Méditerranéenne de Psychanalyse, de ses répercussions sur les CCAF et, au-delà, sur l'I-AEP.... Par de telles innovations introduisant un mode de relation égalitaire entre analystes se parlant de leurs expériences cliniques, et entre

analystes et analysants, que l'esprit de l'analyse - pas seulement ses doctrines ! - se transmet et continuera de se transmettre. C'est-à-dire, de proche en proche dans les cures, par une sorte de percolation ou infusion dans la vie associative.

Comme compensation pour votre patience, voici « en prime » un extrait des mémoires d'Arthur Koestler décrivant et commentant sa rencontre avec Freud en 1938, peu avant sa mort. Il y est question et de la scientificité de l'analyse et de l'éthique de l'analyste comme penseur.

Cordialement à vous, Sean Wilder

Montpellier, juin 2015

ANNEXE

KOESTLER-FREUD

Les paragraphes qui suivent sont extraits du livre autobiographique d'Arthur Koestler *Als Zeuge der Zeit : Das Abenteuer meines Lebens* (*En témoin des temps : l'aventure de ma vie*). Ils racontent son expérience quand, envoyé du journal franco-allemand de l'émigration anti-nazie à Paris, *Die Zukunft* (*L'Avenir*), il s'est rendu à Londres à l'automne de 1938 pour rencontrer, parmi autres, Freud, à qui les douleurs du cancer imposaient désormais une sorte de grimace quasi permanente.

Au premier paragraphe, Koestler décrit les conditions dans lesquelles il a dû reconstituer cette rencontre.

[Au retour de Koestler en France :] *Mes notes sur l'entretien furent confisquées avec mes autres papiers par la police française, et quinze années plus tard seulement trois fragments me restent en mémoire.*

Le premier, c'est l'énorme stupidité par laquelle j'ai ouvert l'entretien.

J'expliquais que nous cherchions à obtenir pour un numéro spécial des articles par tous les Prix Nobel français et anglais—« de vous, Monsieur le Professeur, de Thomas Mann et d'autres encore... »

Freud répondit sans sourire, les lèvres crispées : « Oh, voyez-vous, je suis maintenant un vieux Juif, mais jamais personne ne m'a donné le Prix Nobel. »

Le deuxième moment m'est resté tout aussi significatif dans la mémoire. J'avais émis un lieu commun quelconque sur les nazis. Tournant son regard songeur et méditatif vers les arbres devant la fenêtre, Freud dit en hésitant :

« Voyez-vous, c'est une abréaction de l'agression refoulée par la civilisation [Zivilisation]. Quelque chose de ce genre était tôt ou tard inévitable. Je ne suis pas sûr que, de mon point de vue, je puisse la réprouver. »

Il l'exprima probablement avec d'autres mots, mais il était impossible de se méprendre sur leur sens. Il avait donné une expression appropriée à la neutralité morale inhérente au système freudien— comme à toute science strictement déterministe. Cela ne voulait pas dire que tout comprendre c'est tout pardonner— car l'acte de pardonner porte déjà en soi un jugement de valeur moral—mais simplement tout comprendre c'est tout comprendre.

Je demandai ensuite à Freud s'il voyait beaucoup d'amis et de collègues à Londres. Il répondit que « les docteurs » ne lui permettaient pas de voir beaucoup de gens « à cause de la chose à ma lèvre. » Il poursuivit que c'était traité aux

rayons X et au radium. Lui revint ensuite aux yeux ce regard méditatif, songeur et chargé de sens : « Les docteurs disent qu'ils peuvent le guérir. Mais qui sait si on peut le croire ? »

Freud savait que la « chose » à sa lèvre était le cancer. Mais il n'a jamais utilisé le mot, ni pendant l'entretien ni dans des lettres à ses amis. Le pourfendeur des tabous avait érigé lui-même un tabou. Il savait qu'il n'y avait aucun espoir et que « les docteurs » aussi le savaient. L'homme qui savait davantage qu'aucun mortel avant lui sur les ruses de la tromperie de soi, entrait, un voile transparent devant les yeux, dans l'Obscurité.

*COORDINATION DE L'INTER-ASSOCIATIF EUROPEEN de
PSYCHANALYSE*

Samedi 7 et Dimanche 8 Février 2015

14 associations y furent présentes.

JOURNEE DU 7 FEVRIER :

Psychanalyse et Politique furent au rendez-vous de cette journée : « La Psychanalyse dans son rapport avec l'état (actuel) du Monde », soit : « La Psychanalyse dans le Politique, et une Politique pour la Psychanalyse ».

Deux informations et demande ouvrent la matinée :

- 1) les archives demeurent chez l'ancienne Présidente -V.Marchand- Errata
- 2) Le Séminaire de GAND fait appel à l'envoi de Textes en vue de publication des Actes.

Suivent les échanges : en leur cœur les menaces qui pèsent, à nouveau, sur la psychanalyse dans l'actuel : entre un totalitarisme qui se légitime du religieux, et le fascisme d'une psychanalyse sous contrôle du médical ; au nom d'un Dieu d'une part, au nom du bien être de « l'utilisateur » d'autre part...

L'après-coup des Attentats de Janvier 2015 – contre les Humoristes de Charlie, le Jeudi 7 suivis de ceux du Vendredi 9 – donna lieu à des exposés, des prises de positions et/ou commentaires –taire et ne pas taire -, passionnés parfois.

Mémento : Le Président de l'INTER- Associatif, Association désormais déclarée, avait pris l'initiative de solliciter des textes donnant « accusé de réception » des événements de Janvier. Ces textes furent réunis et diffusés par le Secrétariat (mail de K. Lambers le 22/01/2015).

Michel Guibal reprend le questionnement initié : « le lien entre Psychanalyse et Religion » en référence aux propos de L. Lacan qui concluaient la Journée des Cartels (1976, *Lettre de l'Ecole* n°18) : « La Psychanalyse est un symptôme social...Le Symptôme a les plus grands rapports avec c'est quand même UN SYMPTOME RASSURANT ». Lacan, à plusieurs reprises, a qualifié de vraie religion la religion chrétienne : un Dieu trinitaire, triple comme ses nœuds borroméens, comme le trou, comme le nombre prévu pour les Cartels –auquel il ajoute un +1 (place donnée à la Vierge, déclarée Immaculée conception en 1854.

Lors de sa conférence de ROME, 1974, il déclare « cette vraie religion est incroyable. La Psychanalyse ne triomphera pas, elle survivra ou pas. »

«A force de noyer le réel dans le sens. on arrivera à refouler ce symptôme. »

Qui l'emportera ? On en est là.

Les archives chinoises conservent une réflexion philosophique (13^e siècle) sur le conflit entre deux Universaux. L'issue en est connue: les tueries.

« Une singularité » fait alors coupure : Le Mouvement du Coût Freudien nouvellement introduit souhaite présenter ses Délégués. Cette coupure opère un tournant : s'entremêlent alors, 2 thèmes de réflexion et leurs perplexités :

a) la mort et le meurtre :

- Il existe un interdit de tuer. Un au-delà se ferait jour ? Tuer deviendrait une banalité ?

- Ils sont morts parce qu'ils ont été tués. « PAS DE POURQUOI ». Restons dans l'incompréhension. Différencions cependant le crime ciblé du crime crapuleux.

- la convergence du crime dans l'intime, la famille (cf. les sœurs Papin) et l'intérieur des frontières communes (l'école, les commerces, le pays (7 et 9 Janvier) posent question.

Quelque chose de la non représentation de la mort dans l'Inconscient aurait bougé ?

- Ne pas confondre mort et vivant, un vide à soutenir

ON EST OBLIGÉ D'EN PARLER... ET ...ON NE PEUT PAS...

b) « Je suis Charlie » ou « Nous sommes Charlie » ?

- « Je suis CHARLIE » dirait un impossible à dire, « einziger Zug », le trait unaire. Une métaphore équivalent à « je parle, je dessine ». Je suis comme un enfant « même pas mort ». Cf. le « même pas peur » de certaines affiches. Un NON à ce qui équivaut au cri de résistance de l'enfant

- « Nous sommes Charlie » : certains délégués préfèrent cette formule : elle produit un lieu/lien de citoyenneté ; un point d'ancrage pour chacun sans faire Un.

Quel devenir pour le dispositif analytique du « tout dire » après de tels événements ? Reprendre la distinction entre « représentation de mot » et « représentation de chose », et travailler le nouage borroméen (trinitaire donc) entre Symbolique, Imaginaire et Réel.(V.M.)

CONCLUSION DE CETTE PARTIE DE LA MATINEE :

Quel est l'ACTE que peuvent poser les Psychanalystes dans le Collectif ?

Nous avons à nous interroger sur la place de la psychanalyse dans la Cité et sa responsabilité politique. Une psychanalyste a été tuée, et une menace pèse, de l'imposition des DSM, à la mise à l'écart des psychanalystes quant à la prise en charge de l'autisme.

ACCUEIL D'ALESSANDRA GUERRA

A. Guerra, déjà présente au Séminaire de Ravenne (2013), s'est déplacée à la Coordination de Paris, afin d'exposer la situation italienne fort alarmante quant à la « Psychanalyse Laïque » et avec l'espoir d'obtenir le soutien des Associations de l'Inter.

A ce qui demeure encore « l'exception française », s'oppose un pays où prévaut un code pénal d'origine fasciste avec prise de pouvoir par des Corporations venues du fascisme, d'origine religieuse au départ (J.Nassif).

En Italie, la loi cadre 2013 garantit le Droit à la Santé – article 33 – pour l’usager, mais à condition d’être soigné par un Professionnel inscrit au Conseil de l’Ordre conjoint aux Associations des Usagers.

Ceux qui exercent hors cette liste (médecins, » psychologues sanitaires », thérapeutes) sont tenus pour « truffa » = « escrocs, usurpateurs, charlatans »...

Les psychanalystes laïcs peuvent entrer dans cette loi, mais sous contrôle.

Qui va décider ? Le Conseil Supérieur de la Santé.

Après un premier procès, un deuxième va commencer en juin 2015. Une psychanalyste « laïque » a refusé de se soumettre malgré la persécution dont elle est l’objet : caméra devant sa porte, contrôle de son téléphone...

Quelle position va prendre l’INTER ? Comment poser des actes qui s’opposent à cette persécution ancrée dans le fascisme ?

Quelques Délégués d’Associations situées en France évoquent des initiatives en cours :

-« psychanalyse dans la Cité » : rencontres avec Médecins du Monde, « Humapsy » réunit patients-usagers et psychanalystes ou psychiatres. et signalent la nécessité de rester attentif à la loi de Santé entrain d’être votée.

(S.Molina, *Le Point de Capiton*)

D’autres posent des questions : le combat est-il seulement juridique ? Que penser de l’évolution d’une Société qui ne protège plus le citoyen ? (EP, PA)

A. Guerra a-t-elle contacté d’autres Associations comme *Espace Analytique*, l’ALI ? J.A. Miller ? Elle répond « pas encore ».

Les délégués de SOTTO DE LA MOLE prennent la parole :

Le séminaire de Turin est déjà un acte politique, un acte de résistance, un rendez-vous qui sera très important pour nous. L’un deux évoque le livre d’Alain de Mijolla « 20 ans de psychanalyse en France » où il a découvert l’affaire René Major, médecin aux diplômes du Québec. Il est également évoqué l’affaire Allendy, persécuté à cause de son nom.

Enfin A Guerra précise qu’ Il Movimento est une Association Culturelle – non strictement analytique. Il Movimento pourrait donc rejoindre l’Inter à condition que l’I-AEP s’engage politiquement à travers ses actes. Des courriers échangés entre les 2 Associations de Février à Avril 2015 suivront.

Le Samedi après-midi se poursuit dans la continuité du débat politique de la matinée, recentré sur la « Frage für der Laïenanalyse ». L Ibanez rappelle ce qui peut être considéré comme le fil rouge de l’Inter : « la part non institutionnalisable du désir de l’analyste », tandis que K. Lambers évoque une psychothérapie qui ne peut pas être institutionnalisée.

Les questions suscitées par l’exposé d’A. Guerra quant à la « Laïenanalyse », malmenée en 2015, comme elle le fut en 1925 – 1926, sont reprises et modulées par les délégués de Sotto La Mole précisant les positions de J.A. Miller et C. Soler en Italie, qui ne sont pas sans hypocrisie (en résonance avec celle des « maîtres dans les religions » qui justifient ces actes malades). J.A. Miller, directeur de formation : qui a fait l’Ecole de Formation peut être

reconnu analyste...mais point d'analyse personnelle (?), devient juridique ce qui est reconnu publiquement. Précision : vous devez faire une analyse entre 2 et 4 ans avec l'un des analystes de l'Ecole, sous peine que votre analyse ne soit pas reconnue. Une valse à 2 temps?

Un délégué insiste : « l'analyste est un intellectuel de pointe (« da punta »).

Rester dans son

cabinet à écouter les patients est une possibilité, moi je ne peux pas...Je suis obligé de sortir...avec d'autres Associations, l'Unipsy...

Espoirs et attente de textes des collègues de l'IAEP pour une refondation de la psychanalyse.

Plusieurs retours des collègues :

« L'analyse est aux mains...ou confiée aux analysants...

Avoir l'oreille éveillée...ouvrir nos dogmes...

Possible prise d'otages des patients, du psychanalyste ou du psychothérapeute...

Quest-ce-que l'humanité de l'homme ? dé-civilisation ? néantisation de l'humain ?

« Que vive la psychanalyse comme pratique !!!! »

Question du vote pour Il Movimento : question de la démocratie. Qu'est-ce qui nous fait tenir ensemble ?

NB : Le Samedi soir a été consacré au séminaire de Turin des 15 et 16 Mai 2015 :

programme, travaux prévus par les différentes associations, lieux.

MATINÉE DU 8 FÉVRIER

Agenda des Séminaires de l'IAEP

Turin 15 et 16 Mai : Programme et organisation

Les Antilles : le bureau a changé, dates à définir : vacances d'hiver 2015 (19/12 au 4/01) ou Février 2016 (du 20 au 28)

Les CCAF : séminaire prévu pour le 1er week-end de décembre 2016

Le Groupe de Grenoble : travail sur les pratiques. Séminaire mensuel et projet d'un séminaire en juin 2016. Beaucoup à Grenoble ne désignent pas leur pratique comme psychanalytique.

Annonces du Questionnement psychanalytique

Le site iaep.eu : est-ce que le site ferait Inter ? Invitation du webmaster en Juin (coordination).

Souhait qu'il y ait retours des délégués de l'Inter par rapport au Questionnement. Cela à fait événement.

Les 30 ans du Questionnement : journée d'études le samedi, après la coordination du vendredi, qui se conclura par une fête

Conclusion donnée par le Président : « La Psychanalyse du côté des Lumières dont l'Aurore tarde à venir... »

SEDUCTION ET SOUMISSION AU DOGME¹

Intervention au Séminaire I-AEP de Turin

Il y a encore de quoi déchanter, Dieu n'est pas mort, il a juste changé de figure et de discours.

Il n'y aurait pas de coupure, d'après Marcel Gauchet², entre le politique et le théologique, mais un continuum théologico-politique. Des discours et des positions dogmatiques prolifèrent dans nos sociétés contemporaines et participent à la construction d'un certain lien social.

J'ai dans l'idée que ces discours se servent autant du besoin, primitif chez l'homme, de se sentir aimé et reconnu, que du désir que nourrit le sujet pour la soumission, et cela, dans une perspective de manipulation et de pouvoir, comme depuis toujours dans les relations entre les hommes et les femmes.

Si toute demande d'amour met en jeu et renouvelle le désir de plaire et l'envie de reconnaissance, je m'interroge sur l'instrumentalisation du besoin d'amour qui caractérise notre humanité par certains discours idéologiques qui soignent leur caractère séduisant, afin de mieux dissimuler leur visée et assurer leur impact.

J'ai appris récemment comment les recruteurs de jeunes Français pour le Jihad repèrent leur cible sur internet. Ils s'intéressent particulièrement aux jeunes qui aspirent à devenir infirmiers ou à travailler dans l'humanitaire. Ils peuvent dès lors tenter de les séduire, en leur offrant les mots qui visent à répondre à leur sensibilité altruiste, pour mieux les piéger ainsi.

Les jeunes ont besoin du groupe pour border le *trou du vide* de la solitude radicale à laquelle confronte l'adolescence, mais aussi pour s'assurer d'une possible inscription dans le social. Certains, les plus isolés, subjectivement et socialement, succombent à un discours qui fait appel à l'obéissance et à la soumission, au nom d'un *Dieu-Maitre* qui sait et qui prescrit les commandements pour guérir du mal de vivre. Nous avons à nous interroger sur la défaillance de certaines réponses sociétales qui tombent à côté de l'Appel qu'ils nous adressent.

Mais le discours extrémiste qui véhicule le rejet de l'autre, au nom du Père habillé en dogme, n'est pas le seul à agir aujourd'hui. Le marché des discours produits pour soumettre le sujet à l'exigence de la norme est fort étendu et bien diversifié. Il intègre les divers champs que délimite la vie de l'homme en société: l'éducation, le travail, la santé, etc. Prenons pour exemple celui de l'école, qui reste obérée dès l'origine par le fait d'avoir institutionnalisé la soumission aux préceptes religieux et aux savoirs construits de l'époque.

¹ Texte présenté au Séminaire de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse, le 16/05/15 à Turin, Italie

² Le désenchantement du monde, Paris, Gallimard, 1985

Aujourd'hui encore, les protocoles scolaires, surchargés qu'ils se voient de contenus à enseigner et sous la pression de rythmes scolaires accélérés, restent bien pauvres quand il s'agit d'octroyer aux élèves une place pour le développement de leur pensée singulière.

Et que dire du traitement accordé aux inaptes, ceux qui restent en marge de toutes ces normes dont on a fait principe?

Leur traitement ne cesse de s'alourdir, s'exerçant avec dureté. Le désadapté, qu'on l'appelle hyperactif, fou ou handicapé, n'échappe plus (à la grande joie des lobbys pharmaceutiques) à la prescription excessive de médicament, utilisé au plus tôt avec des enfants encore petits au nom du principe de prévention; ils se voient ainsi précocement enfermés dans des protocoles thérapeutiques où ils seront classés en raison de leur symptôme.

L'exigence de la norme est également au cœur des discours psychologisants qui se sont largement propagés depuis des années dans les institutions médico-sociales et dans les cliniques psychiatriques, une norme qui semble également invoquée par des discours qui se proclament en faveur de la reconnaissance des psychothérapies au nom du *bien* social.

Tombent évidemment aussi sous cette critique certains discours qui circulent au nom de la psychanalyse et qui abusent à temps et à contretemps d'un jargon complaisant qui les soumet tout aussi bien au discours du Maître. Ces discours font dépendre la reconnaissance entre analystes de la conformité et de la soumission au dogme lacanien. Comment peut-on s'exposer à maintenir un tel écart avec la dimension subversive de l'enseignement de Lacan, et surtout, s'éloigner aussi franchement de la pratique du divan?

À moins de penser que chacun de ces types de discours ne se nourrit que d'une forme de *résistance*: celle qui consisterait à méconnaître la valeur individuelle de chaque voix, ainsi que leur insurmontable diversité, visant par là à maintenir, pendant un temps encore, nos sociétés dans la soumission, pour les garder sous le charme du mirage d'un conformisme qui les a jusqu'ici caractérisées. « La servitude volontaire - dit Dany Robert Dufour - est encore plus scandaleuse que La Boétie³ ne pouvait le croire, ce n'est pas seulement parce que les sujets échangent par intérêt, au profit de l'UN, leur pouvoir contre quelques protections, c'est parce que les sujets renoncent à leur pouvoir par pur désir du Maître ».⁴

Ce pur désir du Maître reprend et endosse, selon moi, l'aliénation au besoin primitif d'amour et de reconnaissance qui sévit à l'origine chez l'homme et dont j'ai parlé plus haut. L'homme naît et reste inachevé, il demeure ainsi l'esclave de cette passion pour le manque radical qui lui est propre, passion au

³ Étienne de La Boétie, « Discours de la servitude volontaire », 1549

⁴ « On achève bien les hommes », DENOEL, 2005, p 137

nom de laquelle il ne cessera pas d'inventer des fictions et des mythes, susceptibles de combler ce manque par un être dont il pourra se faire aimer.

*L'homme révolté*⁵ dont parle Camus, est un homme séduit, au mieux, par la poésie, et, au pire, par le terrorisme révolutionnaire. Mais l'homme révolté est aussi celui que nous accueillons dans nos lieux de consultation, embarrassé et abimé, en recherche, malgré tout, et souvent insistante, d'une exaltation qui puisse lui restituer sa condition d'être vivant.

Une certaine éthique de la pratique de la psychanalyse serait celle qui privilégie cette exaltation de la parole, pour débusquer chacune des occurrences où elle a dû recourir à la soumission; et quand on cède sur les mots, disait Freud, on finit par céder sur les choses mêmes. Quant à l'analyste, il lui revient de savoir exercer la responsabilité qui consiste à maintenir en éveil l'analyse de ses propres résistances, induit qu'il serait lui-même à trop se soumettre à son tour.

Lucía Ibáñez Márquez
Avril 2015

⁵ Albert Camus, Gallimard, 1979

6^{ème} CONGRÈS DE CONVERGENCIA

MADRID – JUIN 2015

Le dispositif du congrès de Convergencia était le suivant : chaque association propose un texte, qui n'est pas lu par l'auteur lors du congrès mais qui est directement discuté par deux autres associations, discussion suivie d'un débat.

LA PSYCHANALYSE A L'EPREUVE DU TEMPS

On n'a plus le temps... de s'égarer dans une rue, dans un musée, de se plonger dans un livre un peu volumineux. Quoi que nous fassions et en tout lieu, nous pouvons être interrompus par une sonnerie, un bip, un appel qui, impératif, nous sommes de répondre présents alors que nous étions ailleurs... en train de nous absenter.

Les nouvelles technologies, telle la transmission instantanée des informations, ont pour conséquence, non pas un gain de temps, mais un toujours plus grand nombre de tâches à réaliser.

On n'a plus le temps, et comme on n'a plus le temps, on gère son temps, on cherche à le discipliner. De nouvelles techniques fleurissent qui prônent la reprise en main de ce temps et ordonnent aux individus de mener leur vie à pas comptés. Tout doit être programmé, la carrière, les amours, les enfants, et cette programmation s'accompagne de prescriptions : faire du sport, se cultiver, etc., dans la perspective d'un bonheur assuré si on les suit comme il faut.

Se dessine ainsi la conception d'un monde sans sujet, indifférente à la question du sujet dont les difficultés (pour ne pas dire les symptômes) sont autant de défauts qu'une vie raisonnée et un peu de bonne volonté suffiraient à corriger. L'individu idéal est alors celui qui ayant remédié à tous ses défauts se trouve radieux, heureux, sans faille.

Face à l'exigence d'efficacité et de rapidité, la psychanalyse paraît se situer davantage du côté de la tortue plutôt que du lièvre; suivant la logique des Eléates, c'est le mouvement qui lie l'espace au temps. Le trou est la raison du temps. Il ne s'agit cependant pas pour la psychanalyse de faire l'éloge de la lenteur mais de mettre en relief un autre temps, qui loin d'être enfant de Chronos, prend le contrepied des conceptions contemporaines du temps.

La psychanalyse n'est pas hors du temps. Pourrait-on la dire peut-être plus justement, à contretemps ? Dans les cures analytiques, nous n'avons pas affaire à cet individu idéal, unifié. Nous faisons l'expérience d'un sujet qui n'apparaît jamais que comme un battement. Il apparaît / disparaît dans le même instant. « Divisé » disait Lacan, mais divisé irrémédiablement, du fait d'être parlant. La crainte que le fonctionnement actuel de la société implique l'éradication du sujet n'est en ce sens pas tout à fait fondée. « Éradiquer » signifie faire

disparaître dans sa totalité, déraciner. Le sujet, n'ayant pas de racine et n'étant en aucun cas une totalité, comment pourrait-il être éradiqué ?

*Si la psychanalyse contrevient à « l'air du temps », c'est pour autant qu'elle est, précisément à contretemps et non hors du temps? L'affirmation freudienne, « l'inconscient ignore le temps », est bien connue. L'inconscient est un système qui fonctionne *zeitloss*, de manière a-temporelle. Freud le compare à une ville qui conserverait toutes les constructions de tous les temps en tous leurs états successifs. Cette thèse traverse l'œuvre freudienne, et l'on peut en suivre la piste depuis les *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne* en passant par la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et le *Malaise dans la civilisation*.*

Si l'inconscient ignore le temps, faut-il en conclure que la psychanalyse elle aussi ignorerait le temps ? Les transformations, les modifications dans les structures familiales auxquelles nous assistons seraient-elles sans effets psychiques ? Peut-être entendons-nous nos analysants avec une oreille faite d'une certaine manière, datée en quelque sorte ? C'est ce que soutient Radmila Zygouris dans un texte intitulé *L'inconscient et l'air du temps*¹ :

*Des psychanalystes « ...soumis aux dogmes théoriques font tout pour formater leur grille d'écoute et donc d'entendement des paroles du patient (...) Leur adhérence à la génération d'avant, celle de leur analyste, les territorialise à perpette, les assigne à résidence à l'époque qui n'est plus la leur, et leur fait endosser des vérités locales et chronologiquement situées en amont du temps présent et surtout du temps de leurs analysants. » Sans aller jusqu'à remettre totalement en question l'affirmation de Freud, une autre découverte freudienne permet de changer de perspective : celle du *Nachträglichkeit*, l'après-coup. Là, il n'est pas question d'une mise hors jeu du temps, mais de considérer une temporalité bien particulière : il s'agit d'une temporalité au *futur antérieur* (c'est la seconde scène qui fait que la première *aura été* traumatique). La théorie freudienne de l'après-coup permet de mettre à mal toute idée d'une contemporanéité. Il ne s'agit plus d'être hors ou dans le temps. Ce qu'il en est de la question du temps pour l'inconscient dérange l'ordonnement du temps : « *Le passage de ce temps du présent vient de l'avenir pour aller vers le passé* ».²*

Nous sommes encore aujourd'hui confrontés à une nouvelle langue : *novlangue*³, qui ensevelit le sujet pour le recouvrir en ré-étiquetant les manifestations cliniques et la souffrance qui ne peuvent plus en aucun cas rester une question posée au langage dans le langage. La politique de cette nouvelle langue est foncièrement et fondamentalement perverse au sens où elle dénie le

¹ R. Zygouris, *L'inconscient et l'air du temps* ; sur le site « L'ordinaire symptôme ».

² Jacques Derrida – *Résistances -de la psychanalyse -*

³ Victor KLEMPERER, *Lingua Tertii Imperii, LTI, langue du troisième Reich*, 1947

sujet, son histoire et l'Histoire des hommes au nom d'un savoir scientifique qui s'érige en dogme.

Que dire du peu de place accordé dans nos sociétés contemporaines pour accueillir *la répétition* qui met en souffrance et exclut nos enfants dès leur plus jeune âge ? Même ceux qui semblent adaptés le paraissent au prix d'une souffrance dont ils ne veulent ou ne peuvent rien savoir. Nous avons à penser la manière dont cela participe de la construction de symptômes de plus en plus archaïques et pervers.

On ne peut savoir ce que les modifications sociétales produiront sur les structures psychiques et même si elles produiront quelque chose. Nous savons tout de même que de tout cela nous, pratiquants de la psychanalyse, nous ne sommes pas exclus mais bien plutôt impliqués!

La transmission de la psychanalyse est une question qui se pose nécessairement à chaque génération d'analystes. Elle ne trouve jamais de réponse adéquate et pour *cause* ! La seule condition de la transmission est qu'elle ne cesse pas de ne pas se dire pour ne pas cesser de ne pas se poser.

Unique garantie de l'effectuation de la transmission, l'écart entre ce qui se dit et ce qui s'écrit, est condition nécessaire, à chaque fois, à la redécouverte par chaque *un* de l'inconscient (les un à un de la communauté inavouable de Maurice Blanchot).

La question est la transmission elle-même, irréductible à tout énoncé dogmatique (pas d'énoncé de l'énonciation). La question de la transmission s'ouvre là où le texte se ferme sur lui-même. Elle est a-théorique. Maintenir le fractal, l'ouvert, est la seule condition de la transmission.

La reprise de cette question au sein de nos associations participe à une politique engagée pour la transmission de la psychanalyse et contrevient à l'institutionnalisation d'une quelconque adhésion au dogme.

Le Conseil des CCAF (*Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne*) à partir d'un argument proposé par Michèle Skierkowski.

La Maison du lac, les Vailhès, Celles, France, le 8 mars 2015

Discussion du texte des CCAF
« La psychanalyse : à l'épreuve du passage du temps »
par l'École freudienne de L'Argentine - NOEMI SIROTA

Ce travail nous permet d'ouvrir la discussion sur la différence que nous pouvons mettre en jeu au moment de considérer la question du temps de l'analyse et du temps en analyse. En partant de la plainte que nous pouvons écouter dans notre pratique sur la vitesse de la vie moderne, qui considère le temps comme un bien rare, le texte est une interrogation sur la position de la psychanalyse face à l'exigence d'efficacité et de rapidité.

« La psychanalyse ne se trouve pas hors du temps », affirme le texte, en se demandant « pourrions-nous dire plus exactement qu'il se trouve à contretemps? ». Cela en considérant que la psychanalyse a une position diamétralement opposée aux conceptions contemporaines du temps.

L'objectif de ce travail est de démontrer cette contrariété et cette opposition avec les expressions qui forment les dires de nos analysants, dont les phantasmes habitent la fiction de notre temps, pour finir avec la « contemporanéité » en mettant en perspective la conception freudienne de « nachträglichkeit » où après-coup.

Il nous a semblé intéressant de mettre l'accent sur la construction du temps comme objet *a*, comme le propose Lacan dans le séminaire *L'angoisse*, justement parce que c'est là où nous trouvons les raisons pour rendre compte d'un temps en relation à l'acte de la parole. Le sujet avec qui nous nous retrouvons dans notre pratique, « divisé de manière irrémédiable » du fait de parler, ne pourrait qu'habiter le monde qui se construit dans la rencontre traumatique avec le langage, avec cette langue qu'il n'avait pas et qu'il reçoit de ceux qui lui apprennent à parler. Cette rencontre se produit dans un temps qui « aura été » parce qu'il est fait de manque. C'est-à-dire un temps qui ne se correspond pas avec l'esthétique transcendantale. C'est le temps de ce qui n'a pas été, qui se construit dans le monde qu'il habite, en habitant le corps de la langue.

Il faut considérer le temps qui manque dans la vie quotidienne dans la dimension de l'analyse, articulé à ce que nous appelons « il faut le temps » (la dimension du temps manque), parce que ce qui manque c'est le temps à être... Un temps qu'il n'y a jamais eu. À la différence du temps du traumatisme, compris depuis la deuxième scène qui donnerait consistance à la première, le temps de « il faut le temps » donne lieu à l'effectivité réelle de ce qu'il n'y a pas eu.

L'inconscient est un savoir parlé, et l'irruption de « son » sujet dépend de l'accès à une langue qui manque, à partir d'un temps qui se construit dans cet accès à la langue de l'Autre. Le sujet qui surgit de la rencontre avec le langage prend le langage du champ de l'Autre, comptant sur ce « il faut le temps » qui se construira dans la mesure où le sujet puisse articuler un acte de parole.

Comme le texte des CCAF le dit, il s'agit d'une question de langage dans le langage. C'est justement le champ où notre pratique se retrouve avec le non symbolisable, avec la limite de la symbolisation, qui revient depuis le réel dans le même champs de langage.

« Il faut le temps » CORRESPOND A CETTE DIMENSION REELLE. C'est le non symbolisable du temps et c'est ce qui nous mène à devoir dire.

Lacan travaille cette question dans le séminaire *L'identification*, sur la non équivalence entre le corps et l'être... Cette non équivalence est celle qui nous fait parler, à partir de cette marque qui est à la fois un effacement, LE TRAIT UNAIRE.

Ce qui nomme le sujet à partir de ce trait est ce dont nous allons nous occuper dans l'analyse, considérant que ce nom est aussi une manière de dire en même temps « Je suis un corps » et « j'ai un corps ». Cette ambiguïté est celle qui concerne l'identification qui n'est pas mesurable, elle ne fait que parler. Et elle parle depuis les marques de cet effacement qui constitue le sujet.

La nouvelle langue dont le texte des CCAF s'occupe, la langue bureaucratique du nomenclateur, méconnaît cette impossibilité de mesurer l'identification. Nous considérons qu'il ne s'agit pas d'une « langue perverse » ; c'est la langue de l'utilitarisme, sous la devise libérale qui fait une équivalence entre « temps-argent » et qui convertit les êtres parlants en unités de valeur-monnaie. Dans cette forme de classer sur la base de manuels de diagnostic, on élude l'existence de l'inconscient, qui est ce qui fait parler l'individu qu'il y a dans tout être parlant. Cet « individu », comme a dit Lacan plus tard dans son enseignement, « affecté d'inconscient ».

Dans notre pratique il faut construire dans le phantasme comme un commentaire logique de cette disproportion, de cette démesure qui constitue le traumatisme. Aussi, avec les signifiants de l'époque, c'est la tenue avec laquelle le sujet s'habille pour habiter la scène du monde.

Quand je dis commentaire logique du traumatisme, je continue les développements proposés par Norberto Ferreyra dans son livre *Trauma, Duelo y Tiempo (Traumatisme, deuil et temps)*. Dans le chapitre 5 il dit : « l'inconscient est un endroit où l'on supporte la sollicitude, la demande pour ce temps qui correspond à « il faut le temps », c'est-à-dire ce temps qu'il n'y a pas eu ». Je pense que c'est le temps où nous pouvons considérer la différence que Lacan propose quand il parle de « l'inconscient freudien et le notre » pour rendre compte du transfert comme faisant partie de la réalité sexuelle de

l'inconscient, donnant lieu au désir de l'analyste, en se faisant faire objet dans le dire analysant.

Il y a une différence dans cette considération du temps à niveau du phantasme, quand le sujet dit « j'ai du temps ou je n'ai pas de temps », il peut le perdre, le récupérer. C'est le temps duquel parle le texte que nous commentons ici. C'est le temps de l'esprit de l'époque, avec lequel le phantasme est tissé et dans lequel on pourrait dire que ce sujet dont nous nous occupons, ce sujet qui est le même que celui de la science, circule, passe. Dans ce passage, non seulement il transporte les fers avec lesquels ses symptômes lui font dire sur sa division, mais aussi il met en évidence, puisqu'il parle, cette jouissance qui le parasite dans le non symbolisé.

Ce temps de « il faut le temps » rendrait compte de ce réel que le transfert sépare. Et dans la contingence, le désir de l'analyste refait « un temps » (objet *a*) qui noue les dit-mentions RSI.

LA PERVERSION, ENTRE SUJET ET COLLECTIF ?
Texte proposé par JJ Moscovitz (Psychanalyse Actuelle)

Perversion : d'en parler, seul le pervers le saurait, dit –on, et ce pour nous charmer, nous irriter, nous empêcher de penser. Il nous met en place d'hyper-sujet, lui se mettant en place d'objet, soit d'être dé-subjectivé, au point d'instaurer la cassure du lien à l'autre.

Trois points ici :

- A) La structure clinique
- B) Le rapport du sujet au collectif,
- C) De l'intime au politique entre Eros et Thanatos.

-A-

Clinique, c' est le travail du signifiant, du proverbe « c'est celui qui le dit qui l'est », pervers... Voilà la précaution phobique de l'analyste, sa peur d'être pervers, ce qui participe de la clinique de la stagnation d'une cure où l'analysant se dé-subjectivant, l'analyste est hyper-subjectivé, figé par le pervers, ce dernier lui même en place d'objet, et de chute de la dialectique sujet-objet, en hyper-sujet/hyper-objet.

Cela ne se reconnaît que si le praticien a suffisamment confiance en lui.

Est-ce donc, en effet, symptôme ou structure, mais aussi avec l'adjectif pervers : construction, organisation, posture, et aussi fantasme pervers ? Cette phobie de la perversion est un carrefour entre psychose, névrose, perversion, dans la dialectique du transfert-désir de l'analyste. La structure perverse nécessite la présence réelle du partenaire, d'un autre corps qui subit, jouit, est piégé dans le scénario pervers, et de la fixité de ce scénario.

Cette fixité est un 2^e point clinique : car sinon pour le sujet pervers surgit l'horreur de la castration maternelle, et ce sont les passages à l'acte, la rupture de la cure, les délations sur le WEB de la psychanalyse...

Un tel enjeu reporté dans la cure instaure la nécessité d'un Autre réel, bien réel, sur qui se fait l'acte pernicieux, dans la cure donc, et dès lors que l'analyste en occupe la place, cela devient intenable.

D'où ce 3^e point clinique: le praticien passe la main.

Cf. l'exemple de Freud de « La jeune fille homosexuelle », de 1920, où il décide d'adresser cette jeune femme à Ruth Mc Brunswick, au prétexte de « rêves mensongers » qu'il a confondus avec le désir de tromperie...

Le pervers sait provoquer à l'existence le lien social entre psychanalystes, c'est là un point diagnostic de plus. Mais là encore la condition est de se faire confiance dans un tel « passer la main »...

Soit savoir se *défausser* du jeu entre hyper-sujet et hyper-objet, qui provoque l'arrêt du transfert.

Voilà la différence avec l'hystérique qui reste sujet et y tient, alors que la perversion est dans cette logique de la castration forcée *refilée* côté analyste pour ne pas reconnaître la sienne.

De la castration, il sait mais quand même, voilà un 4^e point clinique, qui est un point de structure essentiel : « je le sais bien mais quand même » : dénégation, déni, forclusion ; « je sais la castration maternelle mais j'en jouis. Je sais et je ne sais pas ». C'est la non articulation du savoir à la jouissance, à écrire S2 poinçon jouissance, le poinçon étant INACTIF.

Alors que ce poinçon exige, il en est le représentant, un point père comme tiers médiateur nécessaire à l'acte de savoir la castration de la mère, la savoir « être sans pénis ».

D'où ce 5^e point de la clinique de la perversion, ce père est mis de côté, démoli, dénié. C'est là la mise au défi de la loi du père, mise au défi par la séduction figée entre mère et fils. Et pourtant elle, la mère, fait savoir que « quand même » ce père la baise.

De là: le fétichisme et dans certains cas d'homosexualité masculine :

- fétichisme : c'est nier la différence des sexes et en produire un compromis entre le *je sais bien* et le *mais quand même*.

- l'homosexualité est souvent la fixation à la mère comme idéal retrouvé dans la position de femme du pervers où le pervers dans son lien aux hommes met la femme en position d'homme de l'homme.

C'est dire que le 5^e point clinique est le point fondamental de la structure: la question père.

Dans tout scénario pervers existe une construction fantasmatique forcée, inaugurale de la structure, car sinon c'est le danger de psychose : la présence de l'œil, de l'oreille du père dans le scénario, où le trou de serrure, le bruit sur la moquette du couloir sont évoqués et signent cette présence du père. Où est exhibée la jouissance du fils ! le père doit être enseigné par une telle jouissance plus forte que la sienne puisque il s'agit de celle que mère et fils se donnent entre eux pour le désavouer, telle que la jouissance du pervers c'est la démolition du père.

Le moi pervers se fonde dans la défaillance du père sous tendue par un double jeu de la mère : exclue de la scène perverse, elle en est l'enjeu fixe.

Le moi pervers se met en scène par un tel fantasme agi : le père en tant que déchet, d'objet sacré. C'est le résultat de la fixité perverse, retrouvée au niveau psycho-social, dans le collectif.

-B-

Du sujet au collectif, de l'intime au politique.

Ainsi notons ce côté mono-idéique de la haine perverse dans des organisations politiques lors de la Destruction en Europe des juifs par les nazis : là se perçoit la fixité perverse ayant abouti à l'industrialisation du meurtre, négationnisme inclus : tuer des malades mentaux, des

homosexuels, des juifs et en effacer les traces. C'est un crime contre l'humanité.

Prenons garde ici à l'usage nosologique au niveau collectif. Mais disons que le paranoïaque qui se veut être l'origine du monde est celui qui ordonne la mort, le pervers en est l'agent, et l'obsessionnel en est l'instrument. Là se perçoivent respectivement forclusion, déni, refoulement. Mais il ne s'agit que d'un éclairage qui nous console d'être impuissants à saisir le mécanisme de telles horreurs, car le collectif y règne en Maître absolu. Les opérateurs fondamentaux de la nosographie ne peuvent interpréter l'histoire des faits, car c'est le discours politique qui a à dire le comment cela s'est produit.

Au niveau collectif, se perçoit nettement, puisqu'il ne s'agit pas d'un psychisme individuel, que le symptôme pervers s'accomplit en plein exercice, sans frein, où la structure du désir et son déni sont perçus au maximum. Au point que le poinçon entre savoir et jouissance est là EFFACE activement dans la construction voulue d'un mensonge à ignorer. Voilà la forclusion construite. C'est le négationnisme, la non reconnaissance des chambres à gaz.

-C-

EROS ET THANATOS

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud souligne qu'on ne peut atteindre au bonheur par le biais du sexuel car il y a une force d'inertie dans une répétition silencieuse qui s'oppose à Éros et qu'il a nommée pulsion de mort.

C'est la deuxième Topique.

C'est une nécessité et pour la clinique et pour aborder les événements du monde. Cette lecture des faits collectifs est distribuée en bien et mal. En termes freudien issus du Malaise, le bien serait soi-disant du côté d'EROS et le mal du côté de THANATOS.

Dans ce texte se perçoit la pensée de Freud sur le temps. L'inanimé inorganique rencontre l'animé organique. Sa conception du temps veut que ce qui avait lieu avant l'animé va continuer sa course temporelle dans l'animé. Voilà une dialectique triplice entre Eros et Thanatos et leur imbrication.

Cette course de l'un dans l'autre se retrouve entre liaison et déliaison, entre une motion pulsionnelle et le surmoi. Où l'un par rapport à l'autre va essayer de lui extraire son énergie pour se renforcer mutuellement progressivement jusqu'au jour où ça ne tient plus. Éros est de l'ordre de la subjectivité humaine, du psychisme individuel et Thanatos de l'ordre du collectif.

C'est qu'Éros est freiné, bridé par Thanatos. Cette distribution entre mal et bien, entre Thanatos et Éros je la propose autrement, bien que j'y sois opposée mais l'usage qui en est fait parmi les psychanalystes m'y conduit. Si cette triplicité - Éros -Thanatos - tient au niveau individuel, au niveau du collectif LE SEXUEL d'Éros abat Thanatos. Les liaisons vont gagner sur les déliaisons, comme dans les meures de masse. Tout est de l'animé contre l'inanimé pour ignorer le meurtre.... Freud après 14-18 y revisite toute la théorie des pulsions et le sexuel infantile. Mais avec la Shoah quelque chose attend à la mort depuis lors. Des jouissances erratiques ne sont plus freinées par Thanatos venant d'Eros et cela aboutit à des meurtres tout le long du 20^{ème} et également avec notre 21^{ème} qui nous en promet de belles. Comme attaque de la mort et de la vie. Le meurtre quel qu'il soit est de l'ordre d'Éros raptant la force de Thanatos. Comment le cadrer au niveau collectif ? La psychanalyse n'est pas faite pour y répondre.

Le sujet est expulsé de sa pensée par les horreurs des disparitions collectives; elles le projettent dans le collectif où il devient la masse. Le risque de confusion est alors grand. Le sujet est situé entre le trauma individuel, fondateur chez l'infans de son intériorité de sujet, et le traumatisme collectif en acte au dehors. Cette projection dans le collectif, le sujet ne l'a ni prévu, ni donc pensé. C'est l'impossibilité de savoir du fait d'une forclusion construite masquée par cette forclusion même.

En surgit un amour fou du religieux et des dogmatismes psychanalytiques notamment. Comment percevoir la confusion dans laquelle se trouve le sujet qui ne sait plus si l'inscription de son trauma personnel s'effectue ou non, en raison du degré sans égal de l'attaque de la vie et de la mort en Europe nazifiée et des ses conséquences dans l'actuel de nos jours .

Aujourd'hui Daesh au Moyen Orient fait la même chose. Où la mort est Maître du monde.

Malaise dans la civilisation serait le 5^e concept fondamental dans la psychanalyse avec le transfert, l'inconscient, la pulsion, la répétition, et convoque la responsabilité du psychanalyste.

« La perversion entre sujet et collectif ? »

Le texte que nous propose Jean-Jacques Moscovitz est très dense et fourmille d'idées et de propositions. J'ai donc orienté ma lecture à partir d'une phrase extraite du texte, phrase dont j'ai fait l'équivalent d'un sous-titre : « Comment aborder les événements du monde ? ». La question serait ainsi une manière de prendre à notre compte un énoncé de Lacan sur « le devoir d'éclairer l'abrupt du réel ». J'ai lu ce texte comme la tentative de répondre à cette question et considéré les différents points abordés par l'auteur comme autant de tentatives pour trouver quels concepts de la psychanalyse seraient opérants.

Comme l'annonce le titre du texte, JJ Moscovitz commence son développement par la reprise de la catégorie de perversion. La perversion permettrait-elle d'éclairer quelque chose de ce qui a lieu dans la civilisation actuelle ?

Parler de la perversion n'est pas sans difficultés. « D'en parler, seul le pervers le saurait » écrit l'auteur, phrase que j'ai entendu comme une précaution, écho des propos de Jean Clavreul qui indiquait qu'après un exposé sur la perversion, Lacan lui avait dit que « seuls les pervers savaient bien parler de la perversion », énoncé qui avait laissé l'orateur pour le moins dans une position inconfortable.

Des cinq points cliniques dégagés par JJ Moscovitz je retiendrai principalement celui qui concerne la fixité perverse et ses conséquences, soit le fait que ce qui fait loi pour le pervers, ce n'est pas la loi de la société mais la sienne. La fonction de lien social reconnue au symptôme permet ainsi à JJ Moscovitz de passer du sujet au collectif, de l'intime au politique.

Dans un deuxième temps de son écrit, l'auteur considère la théorie freudienne des pulsions et particulièrement Eros et Thanatos.

A partir d'une nouvelle lecture du texte freudien, *Malaise dans la civilisation*, l'auteur tente de dépasser la lecture coutumière qui en est faite et qui situe généralement le bien du côté d'Eros et le mal du côté de Thanatos. Abandonnant la conception classique d'une opposition frontale entre les deux, il soutient l'idée de leur imbrication, jusqu'au point où Thanatos en vient à constituer une limite à Eros, lui passe la bride. Les poussées d'Eros et Thanatos se succèdent et cette succession constitue à la fois leur lien et leur frein. Leur arrimage est complexe et leur désarrimage les laisse sans frein ni limite.

Il me semble que le modèle ainsi proposé repose sur une extension de la théorie freudienne de l'après-coup, poussée en quelque sorte à sa limite. Ce qui précède s'inscrit dans la suite, l'antécédence joue dans l'après. Mais est-ce que cette hypothèse permet de comprendre ce qui se passe au niveau collectif ?

Oui, répond l'auteur. « Eros serait de l'ordre de la subjectivité humaine, du psychisme individuel et Thanatos de l'ordre du collectif ». Au niveau du collectif les liaisons gagnent sur les déliaisons, et ont comme conséquences les meurtres de masse. JJ Moscovitz fait ici référence à la Shoah, mais aussi au

terrorisme de Daesh. « Dans l'inconscient nous ne sommes qu'une bande d'assassins » écrivait Freud, et le passage au collectif amène l'autorisation du meurtre, complète JJ Moscovitz.

JJ Moscovitz nomme ce déchaînement entre Eros et Thanatos : « Malaise » et à la fin de son texte propose que « Le malaise » soit un cinquième concept à ajouter à la série des quatre, soit l'inconscient, la pulsion, la répétition et le transfert. L'auteur nous propose donc *Le Malaise* comme un opérateur permettant de penser le collectif dans son rapport au sujet.

La proposition est originale puisque ce que nous nommons habituellement « les 4 concepts fondamentaux » - en référence au séminaire de Lacan qui porte d'ailleurs ce titre - constituent les 4 grandes découvertes de Freud. Le terme de « fondamental » avancé par Lacan était, me semble-t-il, une manière de dénoncer les dérives de la psychanalyse qu'il critiquait à ce moment, soit la psychanalyse à l'américaine.

L'ajout d'un cinquième concept ? Pourquoi pas, si c'est pour nous inviter à reprendre la lecture du texte de Freud *Malaise dans la civilisation* dont je vous cite quelques lignes de la dernière page : « *La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? A ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention particulière...[...]*

« L'époque actuelle mérite peut-être une attention particulière ». Prenons cette phrase comme si elle nous était directement adressée. C'est ce que fait JJ Moscovitz dans sa référence au terrorisme de Daesh qui constitue notre contemporain.

Les djihadistes de Daesh détruisent les sites historiques préislamiques, réduisent à l'esclavage sexuel les femmes des territoires qu'ils conquièrent et imposent le voile aux femmes de leur société.

Demandons-nous : qu'est-ce qui est attaqué à travers les destructions des monuments et sites préislamiques ? C'est l'Histoire. Il faut qu'il n'y ait plus de trace de la construction historique et intellectuelle de l'humanité. Qu'est-ce qui est attaqué par l'exclusion des femmes du social ? Par la disparition du corps sous le voile ? Le féminin ? Le sexe ? Cela ressemble au rêve (ou au cauchemar ?) d'une société de frères sans histoire, sans antériorité.

Je ne sais pas s'il y a lieu de faire du « malaise » le cinquième concept fondamental de la psychanalyse, mais l'intérêt du texte de JJ Moscovitz est de réaffirmer en quelque sorte que les psychanalystes ont à prendre en compte ce qui arrive dans le monde actuel et ont « le devoir d'éclairer l'abrupt du réel¹ »

Michèle Skierkowski – déléguée des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

¹ Lacan Jacques ; *Les quatre concepts fondamentaux* ; quatrième de couverture .

TRAVAIL DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DE TUCUMÁN
Pour le Congrès de Convergence 2015 - Madrid

Ce travail recueille quelques propositions des analystes réunis pour traiter la convocation du Congrès. Des interrogations et des lignes de travail se sont ouvertes pour continuer après le congrès, en considérant tout ce qu'il arrive à produire. C'est un travail collectif, qui présente quelques raisons, problèmes et questions par rapport à la construction d'une articulation entre structures cliniques et discours de la psychanalyse, en corrélation avec « le fait que c'est nécessaire que chaque psychanalyste réinvente, en accord avec le fait d'avoir été analysant, la manière dans laquelle la Psychanalyse peut persister ». (Séminaire XVII)

1 Premières questions

L'inclusion du terme « époque » dans l'argument proposé dans la convocation du Congrès pose la nécessité d'établir ce qu'on dénomme et inclut dans « époque » et ouvre la possibilité de penser de quelle manière celle-ci a des conséquences dans la structuration subjective et dans la psychanalyse, dans les manières dans lesquelles celle-ci construit la clinique. La mise en preuve de la clinique des structures névrotiques, psychotiques et perverses peut se penser non seulement en contraste avec ce qui provient d'autres discours qui refusent au sujet, mais aussi avec ceux auxquels la psychanalyse confronterait, en démontrant leurs possibilités d'une efficacité thérapeutique, mais aussi de quelle manière la clinique et la pratique de la cure répondent au discours de la psychanalyse, mise en preuve qu'on pourrait appeler « interne » au même mouvement psychanalytique.

Dès ses origines, la construction des concepts et des opérations a impliqué la différenciation d'autres discours, prendre distance de la religion et du positivisme scientifique, créer des formes d'organisation, afin que les psychanalystes soutiennent la découverte freudienne... avec des résultats différents. Si la clinique réside en partie à interroger ce que Freud a dit, comment on fait aujourd'hui cette interrogation ? Le comment on pense cette « époque » de la psychanalyse est mis en jeu, et s'il y a des changements dans la clinique, ceux-ci indiquent une certaine manière de se situer en relation au discours de la psychanalyse.

Par rapport au travail clinique de l'analyste, Lacan indique, dans le *Séminaire 15*, la possibilité que celui-ci se situe, dans le cas comme celui de Velázquez dans le tableau de *Las Meninas*, et ainsi « probablement arriver à trouver une classification clinique autre que celle de la psychiatrie classique, qui n'a jamais été ni touché ni enfilé pour une bonne raison, que sur ce sujet, jusqu'au moment, personne n'a pu faire une autre chose que la suivre. (*Séminaire du 27 mars 1968*). Cette inclusion de l'analyste là où il était déjà dans l'histoire de l'analysant, ouvre la possibilité d'un nouveau classement clinique, une

spécificité psychanalytique. Ce qu'on distingue en gras du texte, nous invite à examiner les conditions qui constituent le caractère obligatoire de suivre à cette clinique de la psychiatrie.

Névrose, psychose, perversion, sont des termes qui préexistent à la découverte freudienne, l'appropriation que Freud a fait d'eux, a dérangé ce qu'on connaissait de chacun, avec un certain retour sur le champ médical ; il peut se considérer que l'exclusion de l'homosexualité du DSM III, considérée par la psychiatrie comme perversion, réponde à une incidence de la psychanalyse sur ce champ.

Il ne s'agit pas de structures psychopathologiques mais de structures psychiques ou existentielles : les termes qui proviennent de la psychopathologie servent de lien de travail avec les psychiatres et d'autres, pourtant le « pathologique » ne définit pas au sujet. Ces structures se construisent par sa relation avec la Castration.

Dans cette époque, il y a eu une croissance importante de la psychanalyse dans le champ institutionnel de la santé, dans le champ juridique, dans celui de l'éducation. Cette inclusion de la psychanalyse dans ces champs entraîne des possibilités pour le sujet dans le champ du désir et un pari, que c'est une mise en preuve de la clinique, mais aussi il est nécessaire d'inclure les questions et les interrogations sur les portées de la psychanalyse quand on ne compte pas les structures, Névrose, Perversion et Psychose. Ça sera l'occasion de considérer ce que « l'objet *a* » a introduit dans le discours de la psychanalyse et parier au sujet et au besoin du discours.

Mais il faut aussi examiner les structures de l'époque qui se réalisent dans le mouvement psychanalytique, d'où se détachent quelques thèses sur les conséquences de l'époque sur la structuration psychique. L'une d'elles, probablement la plus fréquente, fait référence aux déclinaisons et aux mutations de la fonction du père. Des lectures et des interprétations qui ont une histoire dans les tentatives de penser le social, et qui constituent un sujet à lui-même, qui prend des différentes orientations dans le champ de la psychanalyse.

Il y a aussi les conditions imposées aux psychanalystes qui travaillent dans des institutions hospitalières ou semblables, qui opèrent sur ce qui s'attend de la psychanalyse. Les conditions sociales ont une incidence dans la psychanalyse et dans les conceptions de la cure, ainsi Lacan, dans *le Séminaire 11*, fait référence au rôle obscurantiste qui correspond à beaucoup de psychanalystes dans la propagation de l' « *american way of life* », en revalorisant la prééminence des fonctions du Moi, la psychanalyse a été affectée par ce « *way* » et a accompli des fonctions de propagation de celui-ci. Névrose, psychose et perversion, des positions subjectives, des positions de l'être, des possibilités et des impossibilités d'être, construites par Freud à partir de sa pratique de cure, qui est indissociable du discours analytique, que c'est une pratique de discours.

2) *Par rapport à la validité des Structures*

Une question à considérer c'est si, quand on parle de structures, on parle de catégories objectives ou de coordonnées qui permettent notre orientation dans la clinique, la croyance qu'il s'agirait de catégories objectives, les fera fonctionner comme lit de Procuste du travail clinique, en rendant difficile l'écoute et l'analyse même. La réflexion est erronée si on signale seulement que « la psychanalyse n'utilise pas les mêmes diagnostics que la psychologie » ou bien que la psychanalyse pratiquée opère comme une psychologie qui remplace certaines catégories objectives erronées par d'autres catégories objectives « plus » authentiques.

Il est fréquent qu'un glissement de la notion de structure à celle de classement des êtres parlants se pose, le diagnostic devient savoir préalable, soutenu par la croyance de l'unité du sujet. Mais, la Vérité est autre, « Moi, la vérité, je parle », parle par la bouche de l'analysant.

3) *Quelques questions sur l'abordage de la Psychose*

En premier lieu, la proposition de Lacan par rapport au traitement de la Psychose, repose sur l'idée de ne pas la placer comme une structure déficitaire, mais de pouvoir la penser avec une logique (de la castration) différente de celle de la Névrose (Lacan, *Présentation Mémoires P. Schreber*) ; alors la question de la logique particulière des psychoses devient un sujet central et le pari du psychanalyste, de pouvoir constituer son lieu et au besoin du discours pour ce sujet. Névrose, perversion et psychose sont des différentes relations du sujet avec le langage, mais dans la psychose le sujet est hors du discours, et dire hors du discours implique que le sujet ne s'inscrit pas comme argument de la fonction : « que pour tout être parlant, il est attaché au phallus ».

Il y a du transfert dans la psychose, il est nécessaire de considérer ses caractéristiques particulières par la manière de structuration de la subjectivité. La relation au langage et au corps, c'est-à-dire au savoir et à la jouissance, permet de nous laisser prendre comme un secrétaire...quelqu'un qui sait garder un secret... Cette manière d'assister au cours de la « maladie » pour la psychanalyse c'est une ressource, c'est lui donner légalité à la parole et intervenir dans la jouissance imposée depuis un certain personnage poursuivant.

Il est intéressant de constater les changements que la nouvelle loi en Santé Mentale est en train d'introduire : protection des droits des patients, variété de ressources et l'accent mis sur l'interdisciplinarité et sur les possibilités d'amplifier les lieux où placer et s'occuper des patients, mais il y a aussi les difficultés, avec les autres, d'autres pratiques, et d'autres discours...

« En fin de compte, il n'y a plus que ça, le lien social. Je le désigne avec le terme discours...on s'aperçoit que le lien social ne s'instaure qu'en s'attachant à la forme comment le langage se situe et s'imprime, en ce qui l'habite, dans l'être qui parle. » (*Séminaire XX*)

4) *Les cas difficiles et la vigueur des Structures Freudiennes*

En général, dans les cas appelés « cas sociaux », il s'agit des conséquences du discours du capitalisme, de la ségrégation et l'exclusion, il est important de le penser par rapport aux structures freudiennes, sans parler pourtant de psychose, il s'agit de sujets hors du discours.

Si le sujet c'est ce qui représente un signifiant pour un autre signifiant et cela s'appuie sur un dire, l'essence même de l'humain sera soutenue dans ce besoin de discours. On est dans la constitution d'un pari : aborder ces cas où les sujets sont placés en dehors du discours, des restes asservis par le discours juridique, la médecine, la famille, les institutions de la santé, engage à instituer le besoin du discours, pendant que l'ignorance du besoin implique ne pas connaître la fonction de la cause...forclusion du sujet.

Une situation similaire arrive dans les pratiques cliniques avec des patients toxicomanes, qui font une consommation élevée des substances différentes et qui sont en situation de risque permanente.

Les récits sur la consommation des substances ne configurent pas de scènes, il ne s'agit pas *de l'œil dans la serrure*, surpris par un autre regard, du fantasmatique dans la Névrose, que Freud a appelé excision du Moi dans le procès de défense.

Lacan a utilisé, dans le *Séminaire 11*, le terme « esquizia » pour faire référence en particulier, à cette opération entre l'organe et l'objet *a*, par exemple, entre l'œil et le regard ; si on considère cela, le travail peut consister à situer les portées de la fonction de l'esquizia dans le sujet en relation au langage, considéré comme un organe, et au lieu que ces sujets semblent y avoir, comme hors du discours.

5) *Dans la clinique psychanalytique avec des enfants*

On constate que la preuve de sa spécificité et de celle de la cure arrive par l'opération du signifiant et l'accueil du sujet dans sa particularité, en rectifiant les « solutions » opérées par les demandes des parents, des écoles et des autres, dans un passage de « l'enfant » (agressif, méchant, indocile) au sujet. Une des collègues se souvient du travail avec un enfant de 7 ans que la mère demande pour les conduites agressives de l'enfant vers sa sœur, à l'école, avec les copains et vers elle-même. Le père a été séparé du foyer par voie judiciaire pour des agressions physiques et verbales vers la mère et la sœur. La mère dit qu'elle habille l'enfant avec des habits « unisexe », elle lui demande de pisser assis, elle le baigne et l'habille...À l'occasion d'une festivité patriotique, l'enfant dit qu'il ne peut pas apprendre la lettre du poème au Général San Martin, libérateur (Père) de la Patrie...il essaie de le dessiner, il dit : il semble qu'il a une robe...il semble plutôt un homme ou une femme ?, l'analyste dit : « ou c'est un homme ou une femme,...l'enfant dessine des personnages masculins...peintre, pirate, portier...quelque chose leur manque à chacun d'eux et il demande qu'est-ce qu'il manque?...l'analyste souligne la lettre *p* de

chacun d'eux et dit *p...*le pénis ? » L'opération signifiante de substitution métaphorique du signifiant maternel « unisexe » par « un pénis » permet à l'enfant la promesse d'accéder à un lieu masculin. Il y a le passage de « comportements » et « conduites agressives » à la constitution d'un symptôme en termes psychanalytiques, par la voie de l'introduction d'un manque, fonction du signifiant phallique.

De ce qui est dit dans cette situation c'est le sujet de ce qui est en question dans la clinique... c'est ça la clinique, c'est pour cette raison qu'on dit que l'Inconscient est dans ce qu'on dit. Que la cure c'est « par surcroît » et que « la psychanalyse ce n'est pas une thérapeutique comme les autres » constituent des balises pour la clinique et la pratique de la cure, qui soutient l'analyste, pour ne pas échouer en répondant aux appels de l'efficacité de cette époque.

*DISCUSSION DU TRAVAIL
DE L'ECOLE DE PSYCHANALYSE DE TUCUMAN*

Le travail proposé par l'Ecole de Psychanalyse de Tucumán a été le résultat d'un débat entre plusieurs analystes. Il me semble important de le souligner d'autant que je sais par expérience qu'il n'est pas facile d'accoucher d'un travail collectif, ce qui implique nécessairement des déplacements et des pertes dans les élaborations singulières. De plus, le débat préalable entre membres de la même association me paraît s'inscrire dans la dimension politique contenue dans l'argument qui nous a convoqués à ce congrès. A savoir, la possibilité d'intégrer et de confronter au débat ce qui pourrait converger des positions relatives des différentes associations, et cela dans la perspective que ce débat résonne au-delà du milieu psychanalytique, dans le vaste terrain du social.

Il nous est proposé d'entrée de remettre en question le terme *d'époque* employé dans l'argument au congrès. L'associer à une certaine temporalité et au contexte social lié à la pratique de chaque analyste et de l'élaboration qui peut résulter de penser la clinique avec d'autres, donne en effet la possibilité de l'ouvrir à certains questionnements.

De quelle manière la clinique et la pratique de la cure répondent-elles au discours psychanalytique qui circule dans notre époque sociale et culturelle ?

La question est fondamentale, car elle se trouve impliquée d'une certaine manière dans les exigences d'explicitation et d'évaluation de la dimension thérapeutique de la psychanalyse auxquelles, selon les pays, les autorités scientifiques, sanitaires ou politiques ont jugé opportun de confronter ceux qui la pratiquent.

Epoque donc de *justification* de ce lien impossible à évaluer entre la pratique de l'analyse du transfert, la clinique qui en découle et le discours qui s'élabore.

Cette question est présente depuis l'origine de la psychanalyse et a constitué le paradigme que soutient la recherche.

Nous vivons l'époque du catalogue et des classifications

La description et le regroupement de symptômes dans un catalogue diagnostic comme l'est le DSM5 s'impose fortement dans les institutions et les programmes de formation des médecins et des professions proches.

Il est vrai que les termes et les diagnostics issus de la psychopathologie contemporaine permettent de créer et soutenir un discours *professionnel* en psychiatrie, mais pas seulement. Depuis un certain temps déjà, la psychopathologie et les classifications sont utilisées par de puissants lobbies de l'industrie pharmaceutique comme des arguments commerciaux et qui est mis en jeu va au delà d'une lutte de pouvoir pour l'argent.

D'autres classifications inspirées par ce grand catalogue se sont développées dans les milieux éducatifs, professionnels et même sportifs et sont utilisées pour justifier différents types d'exclusion.

Comment ne pas prendre en considération la politique actuelle de répudiation et de rejet de tous ceux qui sont considérés inaptes ou désadaptés aux normes sociales exigées ? On les fait taire au plus vite avec une bonne dose de médicaments qui les laissent rapidement invalides et dépendants, et on favorise ainsi leur accession au statut *d'infirme social*.

Il faudrait nous demander quel peut être le gain social de cette politique. D'autant que nous ne pouvons oublier jusqu'où nous ont amenés les rejets extrêmes de l'autre et de la différence, à une époque pas si lointaine.

Cela me fait penser aux archives de la seconde guerre mondiale qui continuent à s'ouvrir et au journaliste Patrick Coupechoux qui vient de publier « *Un homme comme vous, essai sur l'humanité de la folie* ». ¹ Grâce à une lecture minutieuse des archives, il montre comment les patients des asiles psychiatriques ont été condamnés à mourir de faim par prescription nazie.

Comment subvertir ce processus, déjà bien avancé, de soumission massive aux classifications diagnostiques qui entraîne nécessairement des excès de domination et de pouvoir dans le social?

En effet, il est nécessaire de questionner le sens donné au *pathologique*, de nos jours véhiculé dans le social comme une sentence identitaire, et s'interroger plus précisément à partir de ce que nous enseigne l'analyse des diverses modalités du transfert.

Nous nous sommes certainement trompés en n'ayant pas crié à temps dans nos multiples tribunes l'importance sociale, la valeur (au sens de l'économie freudienne) et la terrible beauté créative du « *symptôme comme monument commémoratif à la blessure* » dont parle Braunstein. ²

¹ Seuil, 2014

² Néstor A. Braunstein, *Memoria y Espanto*, Siglo XXI, p.16

Le fou, l'inadapté n'assument-ils pas une position de citoyens à travers leur symptôme en montrant et faisant entendre leur manière d'être dans le monde?

C'est donc notre époque qui a exigé et exige encore *re-penser le social* avec ses symptômes, non seulement de malaise, mais aussi de maltraitance de nos cultures. Parmi ces symptômes il faut évidemment inclure la psychanalyse comme discours, avec ses institutions et comme pratique de transmission.

Le psychanalyste à *l'American way of life* propageant le bien-être du **Moi** a occupé une place importante. Mais ce qui arrive maintenant n'en est pas très éloigné, bien que quelque peu dissimulé. Le discours psychanalytique « s'est converti aux prudences et aux inerties des valeurs en cours. Il a cherché des arrangements et des applaudissements, il a cristallisé sa théorie en la transformant en idéologie »³

A vrai dire, je ne crois pas que la soumission au jargon lacanien qui perdure et dont semble dépendre une certaine reconnaissance entre analystes à partir d'une conformité au dogme, nous permette d'apporter une certaine vérité à ce qui se trouve à la limite, au bord de l'explosion mortifère dans le domaine du social, et qui s'exprime singulièrement sur le divan.

Et les marginaux qui vivent dans la rue, se trouvent-ils réellement en dehors du discours comme vous semblez l'affirmer? Dès qu'ils en ont l'occasion, ils acceptent de parler de leur vie sans grande difficulté. Mais quand ils meurent dans la rue, c'est nous qui, par clivage, par dénégation ou par simple passion de l'ignorance nous excluons d'une certaine vérité du discours social qui nous implique et nous concerne.

Pour terminer, j'aimerais faire une proposition pour un prochain congrès. Il me semble que dans nos rencontres nous n'avons pas assez exploré le thème de la pratique de la psychanalyse à la lumière du contexte culturel et social particulier aux pays européens et à ceux de l'Amérique Latine. Le faire nous permettrait peut-être, d'entrer dans une nouvelle *époque* à Convergencia.

Lucía Ibáñez Márquez, déléguée des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

³ Cesare Viviani, « L'autonomia della psicoanalisi »

Lire, voir, entendre

Jacques Nassif nous offre sa traduction de deux poèmes de Borgès.

D'autres suivront, au fil des numéros du Courrier.

LA LARGA BUSCA

Anterior al tiempo o fuera del tiempo (ambas locuciones son vanas) o en un lugar que no es del espacio, hay un animal invisible, y acaso diáfano, que los hombres buscamos y que nos busca.

Sabemos que no puede medirse. Sabemos que no puede contarse, porque las formas que lo suman son infinitas.

Hay quienes lo han buscado en un pájaro, que está hecho de pájaros; hay quienes lo han buscado en una palabra o en las letras de esa palabra; hay quienes lo han buscado, y lo buscan, en un libro anterior al árabe en que fue escrito, y aún a todas las cosas; hay quien lo busca en la sentencia Soy El que Soy.

Como las formas universales de la escolástica o los arquetipos de Whitehead, suele descender fugazmente. Dicen que habita los espejos, y que quien se mira Lo mira. Hay quienes lo ven o entrevén en la hermosa memoria de una batalla o en cada paraíso perdido.

Se conjetura que su sangre late en tu sangre, que todos los seres lo engendran y fueron engendrados por él y que basta invertir una clepsidra para medir su eternidad.

Acecha a los crepúsculos de Turner, en la mirada de una mujer, en la antigua cadencia del hexámetro, en la ignorante aurora, en la luna del horizonte o de la metáfora.

Nos elude de segundo en segundo. La sentencia del romano se gasta, las noches roen el mármol.

1985

LA LONGUE QUÊTE

Repérable avant le temps ou en dehors du temps (mais vaine est chacune de ces formulations), à moins qu'en un lieu qui n'appartienne pas à l'espace, se trouve une bête invisible et peut-être diaphane, en quête de laquelle, nous les hommes, nous nous mettons, et elle de nous.

Nous savons qu'elle est rétive à toute volonté de la mesurer ou de la compter, car les formes dont elle est la somme se multiplient.

Il en est dont la quête s'est portée sur un oiseau, qui serait fait d'autres oiseaux ; chez certains, cette quête a porté sur un mot, ou sur les lettres dont est fait ce mot ; la quête d'autres qui dure encore se concentre sur un livre plus vieux que l'arabe où elle est décrite, étant encore antérieure à toute chose ; la quête du dernier se penche sur ce qu'énonce le Je Suis Celui que je Suis.

Comme les universaux dans la scholastique ou les archétypes de Whitehead, elle a pris le pli de descendre en toute fugacité. On dit qu'elle est tapie dans les miroirs et que quiconque s'y regarde L'y aperçoit. D'autres la voient ou l'entrevoient dans l'éclatant souvenir d'une bataille ou à chaque paradis perdu.

On conjecture que c'est son sang qui bat dans ton sang, que c'est elle qu'engendrent les êtres ou que c'est par elle qu'ils furent engendrés, chaque retournement de la clepsydre suffisant pour mesurer son éternité.

Sa hantise nous guette dans les crépuscules de Turner, dans le regard d'une femme, dans la cadence antique de l'hexamètre, dans l'inconsciente aurore, la lune de l'horizon ou celle de la métaphore.

À chaque seconde qui passe, elle est plus loin de nous. Le songe du romain ne dit plus rien à personne ; les nuits rongent le marbre de sa statue.

EL ORO DE LOS TIGRES

*Hasta la hora del ocaso amarillo
cuántas veces habré mirado
al poderoso tigre de Bengala
ir y venir por el predestinado camino
detrás de los barrotes de hierro,
sin sospechar que eran su cárcel.
Después vendrían otros tigres,
el tigre de fuego de Blake;
después vendrían otros oros,
el metal amoroso que era Zeus,
el anillo que cada nueve noches
engendra nueve anillos y éstos, nueve,
y no hay un fin.
Con los años fueron dejándome
los otros hermosos colores
y ahora sólo me quedan
la vaga luz, la inextricable sombra
y el oro del principio.
Oh ponientes, oh tigres, oh fulgores
del mito y de la épica,
oh un oro más precioso, tu cabello
que ansían estas manos.*

L'OR DES TIGRES

Jusqu'à l'heure du couchant jaunissant
combien de fois n'ai-je pas été regarder
le puissant tigre du Bengale
aller et venir sur son chemin prédestiné
derrière les barreaux de fer,
sans nous douter ni lui ni moi
qu'ils étaient ceux de sa prison.
Plus tard s'évoqueraient d'autres tigres,
le tigre de feu de Blake ;
plus tard s'imposeraient d'autres ors,
Zeus devenu métal amoureux,
l'anneau qui chaque neuvième nuit
engendre neuf anneaux, ceux-là,
neuf à leur tour, et c'est sans fin.
Avec les années se sont mises à me quitter
les autres couleurs délicieuses,
et maintenant seuls me restent
la lumière vague, l'ombre inextricable
et l'or de mon commencement.
Oh les crépuscules, oh les tigres, oh l'éclat
du mythe et de l'épopée,
oh cet or le plus précieux, ta chevelure,
auquel mes mains aspirent.

East Lansing, 1972



Éric Didier a proposé le texte qui suit lors d'une réunion de *Caminantes*. Nous avons choisi de vous le transmettre.

L'édition originale de ce qui est un des derniers écrits de Dubuffet est paru en 1985. Il y est reproduit en version manuscrite, en 1985, accompagné de 15 compositions, sérigraphies et couleurs, et d'une plus petite qui figure en couverture. (C.C.)

tu récuseras ce que tu avais pris pour la réalité ton regard tu le déshumaniseras tu le nettoieras de tout ce qu'on a voulu t'apprendre tu le libèreras des noms donnés aux choses ton regard tu le fixeras au moment qu'il n'est pas encore interprété pas encore dénaturé par le nom donné aux choses il n'y aura plus de noms alors tu découvriras qu'il y a dans le monde bien plus de choses que n'en dénombrerait le vieux caduque répertoire et qu'elles ne sont pas de la sorte qu'on t'avait fait croire ce que tu avais pris pour objets et corps n'étaient rien de plus que transitoires figures elles te trompaient tu n'y porteras plus attention elles se font et se défont elles n'ont pas de propre substance ne sont que des leurres d'un instant ôte maintenant du champ le falsifiant jalonnement de la fable humaniste l'être n'est pas en ces quelques points où tu croyais le voir l'être est partout un bouillon qui ne s'interrompt pas qui circule au dedans comme au dehors des figures que tu avais prises pour des corps doués d'existence propre rien de ce que tu avais cru n'existe pas non plus, cesse de voir des êtres là où il n'y en a pas vois maintenant bondir l'être partout où tu ne le voyais pas renonce à ton idée d'une réalité à laquelle il t'est imposé de déférer la réalité sera celle qu'il te plaira d'édifier rien

ne peut exister hors de ce qu'il te plaît de penser
ta pensée a le pouvoir de donner existence et
réalité libère toi de toutes les notions apprises qui
prétendaient t'en empêcher donne au nord et au
midi congé apprends à te complaire à
l'immatériel les choses ne sont que des idées
confère à tes idées de devenir des choses au temps
que je percevais le monde au travers du code
humaniste je voyais ici un arbre là un oiseau à
présent ne se voit plus rien de tels objets futiles
rien que l'élan vital impétueux occupent en
entier ce que j'appelais l'espace et le parcourant
de ses agitations je n'ai plus à prendre garde à
des accidentelles fugaces condensations que
j'avais prises naguère pour arbre ou oiseau je ris
de ma méprise seront révolues dorénavant les
notions de niveau je ne veux plus y croire je sais
qu'il n'y a pas de vérité hors de celle que la
pensée institue je célèbre mes noces avec le
monde que ma pensée se plaît à projeter il sera
désormais mon lieu mon aliment mon bain et
mon théâtre j'en fais le serment

Jean
DuBuffet